

LES ARTS

Le grand HÔTEL

DANSE:
LES ANCIENS
ET LES
MODERNES
PAGE B 3

THÉÂTRE:
LE RETOUR DE
L'ENFANT
PRODIGE
PAGE B 7

PLUS ÇA
CHANGE...
PAGE B 8

CINÉMA
page B 5
DISQUES
page B 8

Bon an mal an, les compagnies de danse contemporaine comme O Vertigo, La La La Human Steps et PPS Danse reçoivent des petites fortunes de coproducteurs étrangers de Munich, Tokyo, Paris ou Louvain. Les retombées concrètes et créatives de cette générosité sont bel et bien visibles sur les scènes, ces jours-ci, à Montréal. Mais il faudrait aussi penser à rendre la politesse de temps en temps...

STÉPHANE BAILLARGEON
 LE DEVOIR

Imaginons. Imaginons que la Place des Arts de Montréal donne un quart de million de dollars à une compagnie de danse japonaise ou allemande pour financer sa prochaine création. Imaginons que le chorégraphe et ses danseurs étrangers soient accueillis en résidence pendant deux mois, dans la grande salle Wilfrid-Pelletier. Imaginons en plus que la PdA achète à gros prix les représentations du spectacle et qu'au bout du compte elle ne réclame aucune part des profits (très hypothétiques...) générés par la tournée mondiale du spectacle.

Du délire pur jus? Oui, bien sûr. Et pourtant, c'est exactement de cette généreuse façon que des pays traitent bien des compagnies de danse contemporaine de Montréal. En fait, la plupart des troupes en chaussons de la métropole ne réussiraient tout simplement pas à créer sans les importantes contributions des coproducteurs étrangers. Pour certains spectacles, plus des trois quarts des fonds proviennent directement d'Europe ou d'Asie.

Danke Schön

Les cas concrets se bousculent, en ce moment même. Par exemple avec la nouvelle création d'O Vertigo, *En dedans*, présentée à compter de mardi, à l'Espace Go. Ce spectacle offre même l'exemple d'une production étrangère complète. Il s'agit plus précisément d'une commande passée à Ginette Laurin par le Département de la culture du land de Bavière. La maison de production allemande Joint Ventures, qui présente O Vertigo à Munich depuis des années, a délégué quatre danseurs auprès de la chorégraphie, à Montréal, pendant deux mois. La première d'*En dedans* a été présentée au festival annuel Tanzwerkstatt Europa, en août 1997.

Au total, les gentils Germains ont fourni au moins 100 000 \$, en beaux gros marks, presque la totalité du coût de la production. Ils ont en plus autorisé O Vertigo à reprendre le travail avec d'autres danseurs, en tournée, à Ottawa en juin, à Toronto au milieu du mois et maintenant à Montréal.

En plus, Walter Heun, directeur de Joint Ventures, sera à Montréal cette semaine, notamment pour développer un autre projet avec O Vertigo. «La production est une chose complexe et risquée», dit-il, de ses bureaux de Munich. «Il faut aussi être certain que l'artiste et le producteur se comprennent. On peut avoir beaucoup d'argent et être un très mauvais producteur. En même temps, ce n'est pas qu'une question d'argent. Moi, j'aime travailler avec des artistes qui peuvent apporter quelque chose de nouveau. On ne parle pas ici d'échanges de biens, mais de relations culturelles.»

VOIR PAGE B 2: ÉTRANGERS

PPS Danse en collaboration avec les Arts du Maurier présente

BAGNE

UNE CRÉATION DE Pierre-Paul Savoie et Jeff Hall • AVEC Carole Courtois et Sarah Williams

« L'une des plus extraordinaires performances de danse-théâtre québécoise »
 - The Globe and Mail, Toronto

« Un superbe spectacle... de la dynamite émotionnelle »
 - The Star Tribune, Minneapolis

« Une œuvre provocante, percutante, libérante »
 - Le Soleil, Québec

COPRODUCTEURS :

SCÉNOGRAPHIE: BERNARD LAGACÉ. MUSIQUE ORIGINALE: GINETTE BERTRAND. COSTUMES: CAROLE COURTOIS. ÉCLAIRAGES: MARC PARENT. PHOTO: ROLLINE LAPORTE

LA NOUVELLE VERSION FEMME
enfin à Montréal!

1-2-3-4-5 ET 8-9-10-11-12 décembre à 20 H 30

Monument-National
 1182, boul. St-Laurent • Billetterie: 871-2224
 Réseau Admission: 790-1245 ou 1-800-361-4595

Admission générale: 23 \$ TAXES INCL.
 Étudiants, Aînés, Groupes, Professionnels de la danse: 20 \$ TAXES INCL.

PARTENAIRES À MONTRÉAL:

www.microtec.net/~pps

LES ARTS

ÉTRANGERS

La tournée mondiale va durer deux ans et toucher une soixantaine de villes



Carole Courtois dans la version féminine de *Bagne* de Pierre-Paul Savoie

ROLLINE LAPORTE

SUITE DE LA PAGE B 1

La chorégraphe Ginette Laurin dit et redit *Danke Schön*, évidemment. «C'est d'autant plus formidable que la création se fait dans une atmosphère de totale liberté», explique-t-elle. «En plus, pour *En Dedans*, on m'a donné l'occasion de travailler avec des nouveaux danseurs et donc d'explorer de nouvelles avenues. C'est plus que de la générosité, ça: c'est une aide directe au ressourcement artistique.» Ginette Laurin précise finalement que le taux de financement étranger de ses créations dépasse généralement les 50%. «Nous cherchons donc toujours à multiplier les partenaires internationaux. Sans eux, nous ne pourrions tout simplement pas créer de la même façon.»

La La La... et ici

La situation est la même pour La La Human Steps, la plus célèbre compagnie québécoise de danse contemporaine. Son nouveau show, *Exaucé*, dont les billets sont mis en vente ce midi, offre l'exemple d'une grande coproduction internationale, en fait la plus importante jamais entreprise par la troupe fondée en 1980. Pas moins de six coproducteurs d'autant de villes du monde — et deux associés: l'Internationale Tanzwochen de Vienne et la Fondation Daniel Langlois — participent à l'aventure qui aboutira à Montréal, à la Place des Arts, au début février.

Le Saitama Arts Theatre (Tokyo) est la clé de voûte de cette structure complexe. Le producteur nippon,

charmé par le spectacle précédent d'Édouard Lock (2), a offert accès à son grand théâtre et à toutes ses infrastructures, pendant six semaines. Au total, le Saitama a fourni 250 000 dollars en plus d'acheter à plein prix le spectacle dont la première mondiale a eu lieu à Tokyo le 22 octobre.

«Il y a une longue tradition de coproductions internationales en danse, probablement parce que les danseurs parlent une langue universelle, commente Édouard Lock. Mais au bout du compte, ce sont les relations personnelles qui font vraiment la différence. Au Japon, on n'était pas au Japon, mais dans un théâtre japonais, avec des professionnels japonais qui se sont énormément impliqués dans la démarche créatrice. Je me suis senti accueilli, apprécié, appuyé et respecté.»

L'argent arrive d'un peu partout et La La La y retourne. La tournée mondiale va durer deux ans et toucher une soixantaine de villes, jusqu'au Moyen-Orient. Les autres financeurs auront leur tour. Le Centre national des arts (Ottawa), le seul coproducteur local, recevra des nouvelles d'Édouard en janvier, mais aussi Le Het Muziektheater (Amsterdam), le de Singel (Anvers), le Theater des Stadt (Remscheid), et puis le Théâtre de la Ville de Paris, le plus fidèle associé de La La La, qui a déjà accueilli deux de ses premières mondiales et recevra cette fois la troupe pour quinze jours.

«Nous sommes très engagés avec Édouard Lock, mais notre seul intérêt c'est d'aider les artistes à travailler en paix: c'est un pari sur la création», dit franchement le directeur de cette institution française, Gérard Violette, rejoint plus tôt cette semaine à Paris. Son théâtre coproduit des spectacles depuis trente ans. Les trois quarts de sa programmation ne viennent pas de France. Le directeur refuse cependant de dévoiler les montants investis par son théâtre pour exhauser *Exaucé*. «Nous faisons des choix artistiques et nous espérons de cette manière intervenir en profondeur dans la vie culturelle.»

Un autre show, un autre modèle d'«intervention», non pas étrangère, mais du reste du Canada. L'exemple vient de *Bagne*, de la compagnie PPS Danse, dont la version féminine avec Carole Courtois et Sarah Williams, veut casser la baraque du Monument-National, du 1^{er} au 5, puis du 8 au 12 décembre. Une première version de *Bagne* (1993), pour hommes, dansée par les chorégraphes eux-mêmes (Jeff Hall et Pierre-Paul Savoie), a été vue 75 fois dans le monde.

La compagnie reçoit environ 100 000 \$, au total, des deux Conseils des arts (Ottawa et Québec), sur un budget annuel global huit fois plus important. Les revenus autonomes (vente de billets, mécénat, etc) et l'aide des coproducteurs bouchent finalement l'énorme trou. *Pôles*, l'avant-dernier spectacle, a coûté environ 325 000 \$. Environ 75 % ont été fournis par des coproducteurs, dont le Banff Center for the Arts. «Sans eux, on n'y arriverait tout simplement pas», résume Bernard Lagacé, directeur de la mise en marché de PPS Danse. Dès qu'un projet artistique apparaît chez PPS Danse, il se met donc en chasse pour dénicher des partenaires susceptibles

d'offrir des services ou des fonds. Il est d'ailleurs au boulot pour le prochain spectacle qui pourrait venir d'une commande norvégienne.

Un dernier cas? Alors *Still Life No 1*, de Lynda Gaudreau/Compagnie de Brune, présenté les 10, 11 et 12 décembre, au Centre Canadien d'Architecture. Le spectacle a été créé au Festival international de danse Klapstuk 97, à Louvain, en Belgique, où Lynda Gaudreau, l'«anatomiste du mouvement», a ses entrées depuis ses débuts professionnels, en 1993. «Nous avons une liaison très profonde», dit-elle. *Klapstuk m'accompagne et mise sur moi à long terme, ce qui est encourageant et revalorisant. En plus, c'est très enrichissant de travailler à l'étranger, avec des étrangers. Ce qui nourrit un artiste, finalement, c'est assez impalpable, c'est la vie, et c'est donc très profitable artistiquement de pouvoir vivre et travailler ailleurs dans le monde». Elle constate cependant que les effets des compressions budgétaires commencent à se faire sentir en Europe aussi. «On n'est donc pas sûr de ce que les prochaines années nous réserve...»*

Don et contre-don

La directrice générale de La La La le sait déjà un peu: un partenaire de Berlin a finalement refusé de coproduire *Exaucé* à la suite de compressions budgétaires. «Il faut dire que le budget culturel de la capitale de l'Allemagne a été réduit à environ deux milliards de dollars...», dit Marie-Andrée Roussel, avec une pointe d'envieuse ironie.

L'hospitalité exige la réciprocité généreuse. Le don appelle un contre-don.

Décidément très polis, le directeur Gérard Violette, comme son collègue Walter Heun, refusent de faire la leçon de politesse, aux Québécois ou à quiconque. L'un et l'autre mentionnent qu'en Europe, les pays du Sud ne renvoient pas plus souvent l'ascenseur.

Bien sûr, Ottawa et Québec participent indirectement aux coproductions par l'entremise des subventions au fonctionnement accordées aux compagnies de danse — le Conseil des arts du Canada va distribuer 12,7 millions aux danseurs en tous styles cette année. Mais il ne reste que quelques organismes producteurs au pays, à Banff et Ottawa. Il ne s'en trouve aucun au Québec, bien que des partenariats exceptionnels soient possibles, avec le Musée d'art contemporain de Montréal par exemple.

Les statuts du Conseil des arts et des lettres lui interdisent d'ailleurs de subventionner directement des compagnies non québécoises. Le CALQ a cependant développé un Programme d'accueil de spectacles étrangers. En 1997-1998, 308 000 \$ ont permis d'accueillir 14 spectacles, dont quatre de danse (pour 54 000 \$).

Le Conseil des arts du Canada vient de son côté d'adopter un Programme d'aide aux coproductions internationales de danse, un programme pilote, doté d'une enveloppe de 300 000 \$. Mais là encore tous les critères d'admissibilité exigent l'implication d'une troupe ou d'un artiste du Canada dans la coproduction, un point c'est tout. Et tintin pour ce qu'on pouvait imaginer...

Offrez un cadeau en Art!

Les dimanches
Monet
du Casino de Montréal

Monet vous donne rendez-vous les dimanches

7 et 21 février, 7 et 21 mars, 11 et 25 avril et 2 mai 1999

Au programme :

- Transport aller-retour entre le Casino et le Musée • Visite de l'exposition Monet • Cocktail et repas thématique au salon Baccara du Casino de Montréal • Stationnement au Casino de Montréal • Vestiaires Casino et Musée • Taxes et services

55 \$ par personne

Billets en vente à la billetterie du Casino de Montréal et par téléphone sur le réseau Admission au (514) 790-1245 ou au 1 800 361-4595.

Renseignements : (514) 392-2746 ou 1 800 665-2274

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

CASINO de MONTRÉAL

* Frais de service en sus.

O VERTIGO EN DEDANS

«Du mouvement pur et rapide, novateur et évocateur...»
The Toronto Star

«Rien d'étonnant que le public ait bondi: rarement voit-on une œuvre aussi admirablement réalisée...»
Ottawa Citizen

EN PREMIÈRE À MONTRÉAL!

CHORÉGRAPHE
GINETTE LAURIN

2 au 5, 8 au 12 décembre 1998 20h

RENCONTRE AVEC LES ARTISTES APRÈS LES REPRÉSENTATIONS DES 4 ET 11 DÉCEMBRE

4890, Boulevard Saint-Laurent
Montréal (Québec)
Téléphone : 514.845.4890
Réseau Admission : 514.790.1245

prix de groupes disponibles
www.cam.org/~overtigo

SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO

LE DEVOIR 11 HOURS

Une commande du Département de la culture de la capitale d'État Marché, une production de Joint Adventure, une réalisation d'O Vertigo.

Danser à Montréal: un art pluriel

Entre les amateurs de répertoire et les fous de création, le torchon brûle-t-il?

L'amateur de danse est aujourd'hui bien servi. Trop servi, même, puisqu'il ne sait plus à quel saint se vouer. Au Québec, aucun maître ne s'est imposé. Les interprètes sont ouverts à différentes techniques, l'esprit de la performance favorise l'expérimentation et l'audace. Mais la danse cherche son public. Entre la danse contemporaine, qui a la réputation d'être indigeste, et le ballet classique, celle d'être dépassée, où se tourner?

GUYLAINE MASSOUTRE

Pour le public de la danse, que de crampes mentales! Matraqué au rythme fou des événements du monde, il s'engourdit ou sent ses réactions pulvérisées. Au spectacle comme devant la télévision, trop souvent on consomme sans digérer ou bien on boude. Que devient alors la création chorégraphique, sans canon consensuel qui fixe des balises? Sans texte autre que la mémoire corporelle? En l'absence de repères, où regarder? Peut-on se fier aux compagnies, agressives en terme de marché? Quand les Grands Ballets canadiens font salle comble, pour leurs quatre représentations de *Coppélia*, on se réjouit que plusieurs milliers de personnes s'intéressent au «ballet d'aujourd'hui», comme le nomme Lawrence Rhodes, directeur artistique de la compagnie. Avec quel enthousiasme un public familial acclame ses vedettes! La technique émerveille, et la théâtralité est simple à comprendre.

Pourtant, si la beauté d'un tel spectacle plaît, cette chorégraphie paraît obsolète; le décor, d'un traditionalisme dépassé, avec son amalgame de clichés sur l'Europe de l'Est et son allure de carton-pâte kitsch. Clin d'œil malicieux ou parti pris désuet?

Depuis un an, la compagnie a subi de profonds changements, avec le départ de treize danseurs, «purement circonstanciel», nous explique monsieur Rhodes. Certains ont été engagés par *La La La Human Step*, d'autres par *O Vertigo*; l'un a eu des problèmes de santé, un autre se consacre à la peinture». Cette rotation des artistes se produit partout. Aux Grands Ballets, des interprètes

techniquement doués les remplacent, mais la représentation n'a pas montré l'âme qui anime un corps de ballet expérimenté. Les temps changent, et la compagnie entre dans une nouvelle ère. La programmation aussi se transforme: «Participer à la tournée de Jouer dans l'île, dans les maisons de la culture, au parc Lafontaine et à travers le Québec sensibilise un nouveau public et donne à nos danseurs une plus grande expérience de la scène, confie Lawrence Rhodes. On ne peut pas donner cela en studio». Et l'an dernier, Édouard Lock et Ginette Laurin signaient à leur tour de belles pièces. L'éventail du répertoire est très large et varié.

Pour les tenants de l'art contemporain, la danse classique, avec ses pas artificiels et son air corseté, pétri d'idéalisme, est une pure aliénation

Quand on regarde ailleurs, là où l'expertise dans le ballet classique est plus assurée, on se dit qu'un Rex Harrington est à son meilleur quand il traite Roméo avec une pointe de parodie. Cette aisance insolente est aussi celle qu'on apprécie au théâtre, dans le répertoire classique. Danser les classiques demeure la préoccupation d'une direction soucieuse de formation. Mais, du côté du public, on aime sentir que les performances techniques et fonctionnelles sont détournées vers de nouvelles fictions; voir aujourd'hui les corps fluides bouger, palpiter et se propulser dans des gestes quotidiens.

Climats émotionnels

La danse actuelle cherche sa voie entre engagement et désengagement. Elle évolue entre la sphère privée, régie par l'émotion et la sincérité, et une vision plus transversale de la société, photographique en sorte. Dans les deux cas, elle libère un corps matériel qui vibre, pulse, entre en transe et exprime des virulences et des potentiels inconnus. Le rythme

me et l'élan, l'«impulse», produit une force d'impact chez le spectateur.

Pour les tenants de l'art contemporain, la danse classique, avec ses pas artificiels et son air corseté, pétri d'idéalisme, est une pure aliénation. Pourtant, la danse moderne ne s'est pas départie de toute spiritualité. Mais les douleurs de la contorsion tendent à régresser au profit d'une énergie localisée autour des centres de gravité.

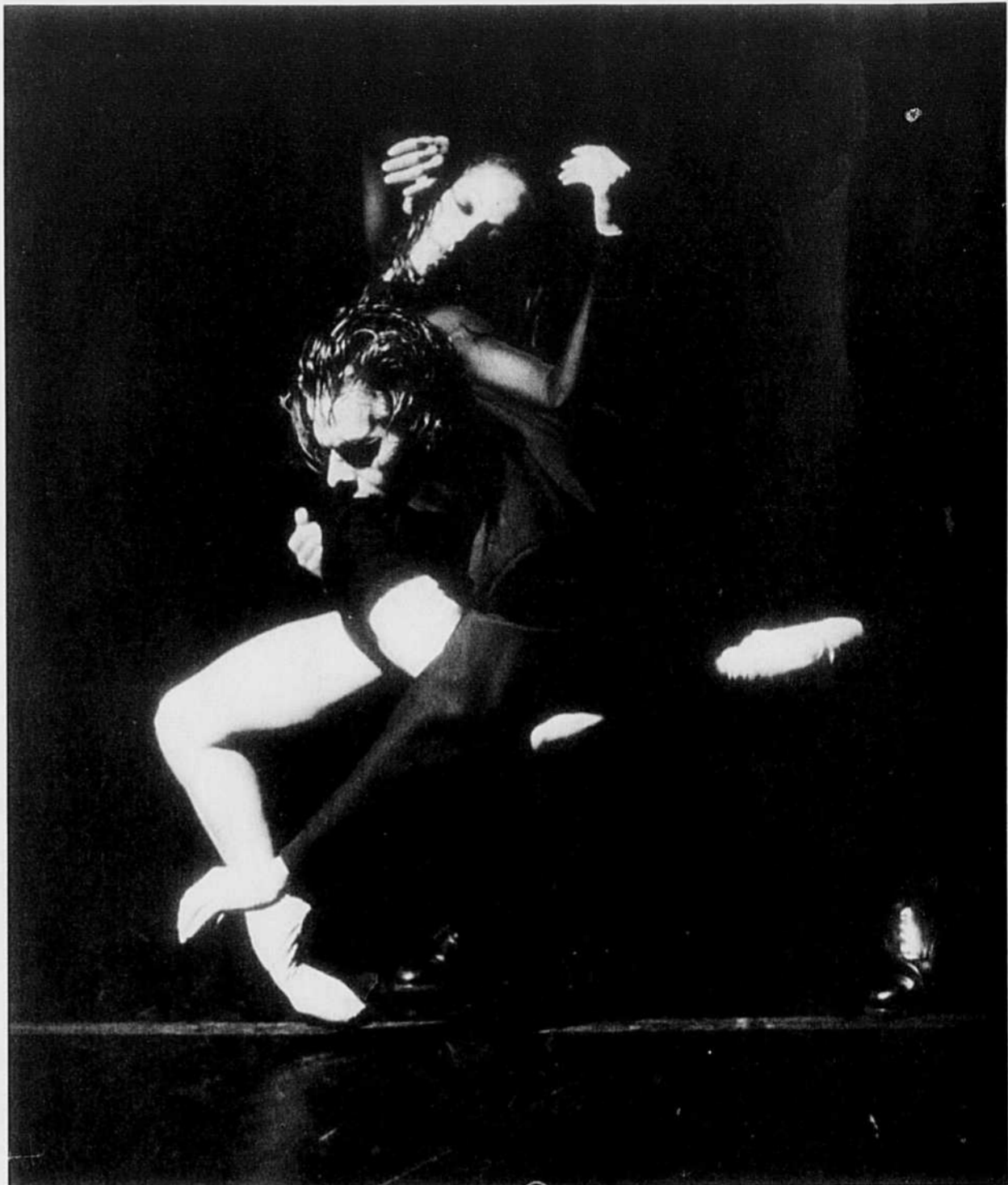
Derrière la vitrine des beaux produits, une création risquée, rétive aux tyrannies de la rentabilité, croise les artistes dans des projets communs. Dans les jeunes compagnies, on se questionne et devant un public avide, grâce aussi aux subventions, on explore des pratiques sociales du corps libératrices. C'est le rôle de tout art vivant, de critiquer et de détruire les certitudes d'un temps.

Mais entre les anciens et des modernes, rien n'est jamais joué. Qu'on pense à la formation dispensée par les chorégraphes invités, où le maître exige des interprètes, disponibles à merci, qu'ils se plient à leur expertise, transmise en direct: «L'expérience s'ajoute dans le corps pour donner une maturité au danseur. C'est ce qui enrichit son travail», explique Lawrence Rhodes, qui montre du répertoire classique, des chefs-d'œuvre du XX^e siècle et de la création. Sur ce dernier point, il estime que «le résultat a été magnifique et très fort, surtout avec Édouard Lock».

À Montréal-Danse, Kathy Casey, directrice artistique, entend rejoindre un large public avec la Nouvelle danse, un art métissé de théâtre: «Les chorégraphes invités en résidence nous permettent de découvrir de nouvelles facettes. José Navas, habitué des solos, nous a créé une pièce de groupe. Paula de Vasconcelos, metteuse en scène, a maintenant changé sa compagnie en danse-théâtre».

Le rôle des interprètes est devenu si important qu'une pièce naît de leur relation avec le chorégraphe et de leur talent à investir l'œuvre: «Développer l'intériorité est devenu essentiel», ajoute Annik Hamel. On voit cette participation dès qu'un seul des interprètes doit être remplacé: l'œuvre en est transformée.

La danse montréalaise a-t-elle une couleur propre? «L'interprétation y est importante, et l'expression physique plus brute qu'ailleurs dans le monde», explique Kathy Casey. Cer-



DANIEL KIEPPER

Andréa Boardman et Louis Robitaille dans *Danse/Étude*, une chorégraphie d'Édouard Lock pour les Grands Ballets canadiens.

tains ont même des techniques pour s'ancrer dans le sol». Beaucoup de créateurs adoptent une position expérimentale, pour pousser en avant leurs idées. Mais d'autres se soucient davantage, dans la conception de leurs pièces, de rejoindre le public.

Cartes postales

Le public montréalais a aussi son histoire. Les douze années de *Don des Étoiles*, par exemple, lui ont permis de côtoyer des étoiles hors pair: les Plissetskaya, Maximova et Anisshvili du Bolchoï, le puissant Ruzimatov du Kirov, les brillants Atanas-

sof, Guillem ou Letestu de l'Opéra de Paris. Leurs performances, même courtes, jettent dans les limbes toutes maladroites ultérieures. Le glas du classicisme n'a-t-il pas sonné?

À côté des pirouettes éblouissantes dans ces galas fourre-tout, les interprètes québécois — Andrea Boardman, Anik Bissonnette, Louis Robitaille, Kenneth Larson, Derek Reid — et canadiens — Evelyn Hart, Frank Augustyn, Rex Harrington et Karen Kain — y ont démontré un talent international dans des productions contemporaines. Et, détail incroyable, l'admiration du plus

rigide instructeur des ballets russes pour Margie Gillis prouve, à son insu, que l'austérité de sa discipline a fait son temps.

Depuis deux ans, la soirée caritative *D'Amour et de Danse* provoque également les artistes et les publics au niveau local. L'exercice sain de juxtaposer des chorégraphies contemporaines devient un événement culturel passionnant. Pour l'an prochain, on prévoit d'y renforcer la coproduction. Cette effervescence devance une critique insuffisamment diversifiée pour tout analyser sans omettre de dénoncer les redites et l'essoufflement.

Ouvrir le répertoire

Le désir de vivre au présent est à l'origine de la danse contemporaine, en plein essor au Québec. Jean-Pierre Perreault obtient actuellement le succès en France avec *Eironos*; Édouard Lock produira son prochain spectacle à Amsterdam en avril. Est-ce dire que la danse contemporaine a gagné? Qu'on connaît son répertoire, ses valeurs profondes et son langage sensible? Réputée abstraite et hermétique, n'a-t-elle pas formé une élite culturelle d'initiés, à l'allure négligée, qui tend à remplacer le marché du public chic du ballet?

Il y a donc deux publics: l'un, friand de classicisme mondain, fait face à un groupe limité de fans, prêts à applaudir n'importe quelle nouveauté. Entre les deux, une zone grise est traversée par les «consommateurs de culture», amateurs d'un divertissement qui leur offre beauté, musique à la mode et composition accessible. Sans plus. Au Regroupement québécois de la danse, on note aussi la présence d'un public amateur d'art contemporain.

Sur la scène, les interprètes vivent tout autre chose. Que son langage

soit classique, néo-classique, moderne ou contemporain, le corps se révèle un instrument d'un potentiel illimité, et la danse un conditionnement rigoureux. «Je m'entraîne dans un gymnase», explique Annik Hamel, représentante des interprètes en danse auprès du Regroupement. *Aujourd'hui, les danseurs écoutent ce dont ils ont besoin, une fois qu'ils ont appris à danser et senti les déficiences des techniques traditionnelles, notamment au niveau cardio-vasculaire. Je renforce mon corps et préviens les blessures. Mais la classe de ballet apprend toujours l'espace et la musicalité». Le yoga, les arts martiaux, le théâtre apportent une nouvelle stimulation.*

Tout est-il donc permis? Non. Même si les droits du corps sont revendiqués dans la culture de masse, même si les instincts déchainés y jouent un rôle de valeur-fétiche, l'équilibre et le déplacement, la coordination des gestes et les sensations internes demeurent l'apanage de toutes les danses.

Alors, comment s'orienter dans cette variété affolante, qui va de l'expressivité agressive du néo-contempo-

rain aux fluidités éthérées du classique? Quand la musique cède le pas au mouvement et que la chorégraphie se construit sur le silence?

«Il existe finalement autant de langages chorégraphiques que de chorégraphes», constate Annik Hamel. Qu'on pense à Ginette Laurin, Édouard Lock, José Navas, Marie Chouinard, Danièle Desnoyers, Linda Gaudreau, Sylvain Emard... les chorégraphes font surgir des univers symboliques sans codes préétablis, antagonistes et concurrentiels, où se répondent des jeux, des voix et des pratiques très éphémères.

Aussi, parler des répertoires actuels revient à se demander de quoi le public se fait la résonance et questionner la complaisance des médias à renforcer certaines campagnes promotionnelles. Disons-le, cette expérience où les rythmes des créateurs et du public cherchent à s'accorder, durant un moment bref, trouve plus facilement des réactions d'humeur qu'une conscience éclairée.

Guylaine Massoutre

CIE MARIE CHOUINARD

les solos
1978-1998

En un soir,
20 ans de chorégraphies...
audacieuses, superbes,
uniques!

«Le show à voir à Montréal!» Valérie Letarte, CBF, 22 octobre 1998
DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS
LES 28 ET 29 NOV. ET LES 2, 3 ET 4 DÉC.
COMPLÈT
PRIX ÉTUDIANTS ET GROUPES : 843-9036
«...20 years later Chouinard's stuff still hits you in the gut... I urge you to partake in this mindblowing evening.» Alyson Vishnovska, Mirror, 5 novembre 1998

DU 21 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE À 20 h 00
(LES DIMANCHES À 14 h 00) GUICHET 847-6226 ADMISSION 790-1245

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 185, rue Sainte-Catherine Ouest
Québec :: Métro Place des Arts

LES ARTS

EXPOSITIONS

Le bonheur en petits bouts de bois

La Chambre Blanche accueille Perdu dans la nature, un regard sur la cour arrière de banlieue dans toute sa splendeur

VINCENT DESAUTELS
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

J'ai acheté un cadeau tout indiqué à ma blonde, une adepte des télécommunications pour qui le lien au monde passe par son cellulaire et sa pagette: une réplique de téléphone cellulaire gossée dans une vieille planche de bois. Il y a même une antenne et des boutons, ainsi qu'une partie rétractable qui figure le microphone. Des modèles semblables existent aussi en taille de 2x4 ou en rip pressée, dans un choix de couleurs variant du rouge et du bleu au fini vernoulu. Chacun d'entre eux porte la griffe BGL.

BGL, c'est ce trio d'artistes à la vingtaine fringante qui depuis moins de deux ans fait le monde à sa manière, avec des bouts de bois et des planches de récupération. Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière se sont rencontrés sur les bancs d'école, lors d'études en arts plastique à l'Université Laval. Ils ne se quittent plus depuis: leur association professionnelle est venue d'elle-même, sans forcer, et désormais l'abréviation BGL remplace leurs noms usuels comme signature d'artiste.

Ils sont jeunes, mais la valeur n'attend pas le nombre des années, comme dirait l'autre. BGL amuse, intrigue et prouve, d'installation en installation, que trois têtes valent mieux qu'une, même si la bourse ou la subvention se divise en autant de parts quand vient le temps de passer à la caisse.

L'année dernière, ils installaient des cabanons à la galerie L'Œil de poisson; chaque pièce était autonome, construite avec des matériaux chipés dans les poubelles et renvoyait à divers référents de la vie de tous les jours. La reproduction d'une corde de bois, par exemple, devenait un véritable murale organisée. À la période des Fêtes, ils avaient suspendu au plafond du café du complexe Méduse leurs cellulaires en bois, avec des étiquettes de prix, et avaient intitulé l'ensemble BGL Mobilité... Plus tôt cette année, le trio a érigé un squelette de chapelle à l'intérieur de l'église St. Matthew, convertie depuis des lustres en bibliothèque. Tout y était: clocher, vitraux et frises décoratives. Encore récemment, les trois complices proposaient *Expo sur tapis* à la Galerie Trompe-l'œil, un centre d'exposition rattaché au cégep de Sainte-Foy dont le sol, voyez où se loge l'inspiration, est effectivement recouvert de tapis: les trois artistes y ont disposé des aspirateurs, de modèles et de formats variés, tous fabriqués avec leurs inévitables rebuts de bois.

Le matérialisme nord-américain

Ces derniers temps, BGL travaillait au montage de sa dernière installation, *Perdu dans la nature*, présentée à la Chambre Blanche. Le concept est simple: reproduire à l'échelle, toujours avec du bois de récupération, une cour arrière de banlieue dans l'espace d'une galerie. Piscine hors-terre, patio, voiture rutilante et pelouse impeccable, tous de bois reproduits, rappellent au visiteur certains



Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière, BGL, en train de «gossier» leur Mercedes. En mortaise, le produit fini.

poncifs incontournables de la vie banlieusarde typiquement nord-américaine. «C'est le côté artificiel de la chose qui nous attire, résume Jasmin Bilodeau: *pense juste au fait d'avoir un faux lac dans ta cour, entouré d'une pelouse régulière. C'est un univers bizar-*

re, à bien y penser, qui fait partie de nos préoccupations depuis longtemps.» Et les trois artistes d'avouer des jeunesse de banlieusards consentants, l'un au Lac Mégantik, l'autre à Arthabaska et le dernier à Sillery, et d'évoquer le souvenir de piscines qui crévent, l'ingéniosité des toiles solaires ou le paradoxe bien québécois de ceux qui installent leur hors-terre juste à côté d'un lac ou d'une rivière...

«L'inventaire d'une cour de banlieue, c'est celui du matérialisme nord-américain, renchérit Nicolas Laverdière. Nous, on refait avec des déchets les objets de consommation sur quoi les gens fondent leur bonheur, et on leur en ramène à la face l'image grossie, défor-

mée.» En fait, le trio reproduit avec des techniques et des matériaux primitifs des idoles propres à notre temps, icônes de la complexité technologique et du matérialisme ambiant. D'une certaine façon, ils s'approprient cette modernité consumériste par le gossage de bois, un moyen on ne peut plus local et artisanal que sous-tend une critique sociale teintée d'ironie.

Eux qui se targuent de passer des heures à fabriquer des objets inutiles en cette ère de productivité n'avaient rien au départ pour les disposer à ce genre de menuiserie, voire d'architecture, à part une fréquentation assidue des blocs Lego commune aux trois. Modeste, Sébastien Giguère relati-

se leur savoir-faire: «Ceux qui travaillent le bois sont d'excellents techniciens, ce que nous ne sommes pas: les défauts sont apparents sur nos pièces. Mais ce n'est pas le but non plus. On aime quand ça sent le déchet, quand se devine l'effort de construction. On aime que ça soit un peu croche.»

Pourtant, le souci du beau se mêle à la volonté de faire «garage», de conserver l'aspect rudimentaire et inachevé de la chose. Le fond de leur piscine résulte d'un véritable travail de marqueterie, alors que les bouts de récupération s'emboîtent parfaitement en un motif recherché. De même, la Mercedes en bois, pièce de résistance de l'exposition, présente des lignes travaillées assez fidèles à l'originale, bien que le trio ait volontairement laissé apparentes les chevilles d'assemblage et gardé l'aspect rustique du bois de grange.

Incidentement, c'est lors d'une résidence d'artiste au centre d'art contemporain Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli que le trio a pu mettre à exécution ce projet de Mercedes. Si les contacts avec des artisans locaux ont été limités, les trois artistes ont tout de même progressé dans leur démarche. «Avant, on créait dans la frénésie, maintenant on apprend à travailler avec davantage de méthode, explique Sébastien Giguère. Nos pièces sont modulaires, plus faciles à transporter.» Tant mieux, parce que leurs projets hors de Québec sont nombreux, ne serait-ce que cette visite prévue à la galerie Clark en février prochain. Un cellulaire s'emballer bien, je vous le confirme, mais quand il s'agit de transporter une Mercedes de bois d'un bout à l'autre de la 20, c'est autre chose.

PERDU DANS LA NATURE

Installation in situ de BGL
à La Chambre Blanche
185, rue Christophe-Colomb Est,
Québec
jusqu'au 20 décembre 1998

«Le rythme est frénétique et ne ralentit jamais... Une réalisation majeure.»

The Japan Times, Tokyo

LA NOUVELLE CRÉATION DE

LALALA HUMAN STEPS

Édouard Lock CHORÉGRAPHE

EXAUCÉ

Billets en vente dès aujourd'hui à midi

4-5-6-7-11-12-13 FÉVRIER 1999

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 842 2112
et Réseau Admission / 514 790 1245
Redevance et frais de service

LA PRESSE CBC SPECTRA

LA FONDATION DU
DEVOIR

Félix Leclerc

La Fondation du Devoir vous invite à vous procurer, à prix d'ami, l'œuvre littéraire de Félix Leclerc.

Édition de luxe de l'œuvre littéraire de Félix Leclerc

Prix spécial pour le temps des Fêtes : 170 \$

taxes et livraison postale incluses.

Prix régulier : 275 \$ plus taxes

Cette année, Félix se donne en cadeau

Une partie du produit de la vente de ce coffret de luxe ira à la Fondation du Devoir et servira à la création de bourses d'études à l'intention des étudiants de l'ordre collégial du Québec qui participeront au Grand Concours annuel de journalisme *Le Devoir*.

On peut se procurer ce coffret de luxe de quatre tomes, non disponible en librairie, en communiquant à l'adresse et au numéro de téléphone suivants :
La Fondation du Devoir
2050, rue de Bleury, 9^e étage
Montréal (Québec)
H3A 3M9
Téléphone : (514) 985-3431
Télécopieur : (514) 985-3310

HENRI RIVARD
ÉDITEUR

1-877-584-2609



2000 pages réparties en quatre tomes

Quelques mois avant son décès, Félix Leclerc avait revu et corrigé lui-même son œuvre littéraire dans le but de la regrouper à sa façon et de la faire publier de manière exceptionnelle. Il nous a malheureusement quittés avant d'avoir pu nous offrir personnellement ce beau cadeau. L'éditeur québécois Henri Rivard a exaucé le vœu de Félix en regroupant, dans les quatre plus beaux livres d'art jamais publiés ensemble au Québec, ce que notre grand poète voulait que l'on retienne de ses écrits qui ont marqué et séduit plus d'une génération. Une édition unique qui fera désormais partie du patrimoine familial pour ceux qui la posséderont.

Hommages illustrés par des reproductions pleines couleurs de tableaux de 51 peintres québécois renommés : de Dumas à Iacurto, en passant par Cosgrove et Ladouceur, etc.

Témoignages d'amour écrits par 60 personnalités québécoises et françaises : Aznavour, Devos, Plamondon, Maurice Richard, Vigneault, etc.



Impression sur papier québécois haut de gamme, écologique et sans acide
Reliure superbe, pleine toile moirée, signet, dorure, incrustations et médaillons collés
Présentation spectaculaire sous coffret-fenêtre de 17 po X 22 po

Fidèle au modèle

BABE: PIG IN THE CITY
De George Miller. Avec Magda Szubanski, James Cromwell, Mary Stein, Mickey Rooney. Scénario: George Miller, Judy Morris, Mark Lamprell. Image: Andrew Lesnie. Montage: Jay Friedkin, Margaret Sixel. Musique: Nigel Westlake. États-Unis, 1998, 90 min.

MARTIN BILODEAU

Quel bonheur de voir la suite d'un film respecter jusque dans les moindres détails l'intelligence, l'esprit et la finesse du modèle! C'est le sentiment qu'on éprouve à la sortie de *Babe: Pig in the City*, pour lequel le réalisateur-scénariste-producteur George Miller (*Mad Max*, *Lorenzo's Oil*) a à nouveau réuni l'équipe d'artisans qui ont fait le succès de *Babe*, ce délicieux conte qui, on s'en souvient, a récolté plusieurs nominations aux Oscars en 1995.

Le film reprend exactement là où il nous avait laissés, c'est-à-dire au triomphe du petit cochon Babe au concours national de chiens bergers. Une victoire qui le conduira bientôt aux États-Unis, où la fermière madame Hoggett (Magda Szubanski) tentera de lui faire remporter une compétition dont la bourse lui permettra de sauver sa ferme menacée de saisie par la banque. Un concours de circonstances amène le duo à séjourner dans un hôtel tenu

par une femme étrange (Mary Stein), amoureuse des animaux, où Babe, après avoir connu certaines déconvenues avec un magicien médiocre (Mickey Rooney), ainsi qu'avec des chimpanzés, des chiens, des chats, et même le jans Ferdinand, qui a franchi l'océan pour le rejoindre, deviendra grâce à sa bravoure le roi des animaux.

Les bavardages pleins d'esprit de toute cette ménagerie, de même que les chapitres annoncés par les petites souris (qui rappellent les chœurs grecs), constituent une source inépuisable de rires et de plaisirs, reléguant le dernier *Docteur Dolittle* et tous les *Look Who's Talking* au rang de divertissements puérils.

Comme dans le premier film, la direction artistique réfère à l'imaginaire du conte. Des décors portuaires naïfs et la grande maison victorienne qui servent de théâtre aux aventures du petit cochon, jusqu'à la tapperie urbaine, au loin, sur laquelle se profilent les principaux trésors des métropoles américaines (la Statue de la Liberté de New York, le Golden Gate de San Francisco, le Space Needle de Seattle et la Tour Sears de Chicago), tout conspire à nous égarer dans l'espace pour nous plonger dans un monde inventé.

Le scénario comporte quelques ratés, notamment du côté des personnages humains, qui disparaissent puis réapparaissent sans raison, puis de la séquence victorieuse, qui



CAROLYN JONES

La «vedette» du film *Babe*

s'éternise. Cela dit, l'activité à l'avant-plan, menée tambour battant par le cochon perdu dans ce monde hostile, suffit à colmater ces brèches et à formuler une réflexion intelligente, universelle et accessible à tous, qui porte principalement sur la hiérarchie sociale et l'intolérance raciale. En effet, George Miller nous entraîne dans un carnaval d'animaux, où les races se détestent poliment ou s'affrontent cruellement, résumant à quelques grands schémas le multiculturalisme urbain et les grands problèmes sociaux qui en découlent, dont la domination des uns et l'avisement des autres. Le cochon au cœur d'or vaincra par sa bonté ce monde hostile qu'il transformera.

Bien que *Babe: Pig in the City* réussisse dans ses grandes lignes à se distinguer de la morale standardisée qui fait loi à Hollywood, le scénario recule néanmoins devant certains tabous. Ainsi, par crainte de faire pleurer les enfants, tous les animaux, du plus gros chien jusqu'au plus inoffensif poisson rouge, seront réchappés de justesse d'une mort qui leur tendait les bras. À force de tromper la mort, ne risque-t-on pas de tromper aussi les enfants?

C'est là toutefois la plus grande faute de ce merveilleux divertissement pour tous, qui par ailleurs donne beaucoup aux adultes, choysés notamment par des dialogues dont l'essentiel échappera peut-être aux enfants sans atténuer leur plaisir. Tous ceux qui n'ont jamais vu un critique espérer un prochain épisode, veuillez s'il vous plaît noter la date d'aujourd'hui.

Autour d'une image du monde

Les premières Rencontres internationales du documentaire de Montréal, qui s'ouvrent cette semaine, se proposent de ramener la réflexion sur la place publique.

MARTIN BILODEAU

«L'identité d'une nation passe par son regard sur le monde, pas par l'auto-célébration de soi», estime le cinéaste Jean-Daniel Lafond (*Tropique Nord*, *La Manière nègre*), président et co-fondateur des Rencontres internationales du documentaire de Montréal, qui démarrent mercredi prochain et roulent jusqu'au dimanche suivant à la Cinémathèque québécoise et au Cinéma ONF.

Cette auto-célébration qu'il déplore est celle que proclame le ministre du Patrimoine Sheila Copps, dans sa politique du Fonds canadien de la Télévision. Une politique que lui et d'autres cinéastes voient comme un piège: «C'est dangereux pour nous, en tant que démocratie, d'avoir un cinéma nominaliste, fermé sur lui-même; la meilleure façon de comprendre ce qui se passe chez nous, c'est d'aller ailleurs». Aussi, ce nouveau festival montréalais se propose d'ouvrir une brèche pour nous offrir un ici et un ailleurs pluriels, une mosaïque éclatée de 46 films et vidéos en provenance de 17 pays.

Quelques repères

Et quel meilleur exemple d'ouverture au monde qu'*Under New York*, un moyen métrage produit par l'Office national du film du Danemark ayant pour thème les squatters du métro de la Grosse Pomme et la police des transports locale qui les délogue quotidiennement. Le cinéaste Jacob Thuesen parvient ici à dépasser son projet formel excessivement agité, ainsi que l'aspect local du sujet, pour formuler une réflexion pertinente et universelle sur la solitude urbaine et la fragilité du tissu social.

Des réalités diverses se croiseront aux Rencontres, ou se feront écho. C'est ce qui se produit avec *Les Dockers de Liverpool*, de Ken Loach, et *Les Hommes du port*, d'Alain Tanner, qui abordent sur un mode différent l'économie portuaire et ses acteurs que sont les dockers. Loach dessine le portrait des quelque 500 employés du port de Liverpool qui, après avoir vu leurs conditions de travail précairisées avec la privatisation survenue au faite du régime Thatcher, ont été licenciés en bloc en 1995, avec la complicité du syndicat, pour avoir refusé de franchir un piquet de grève érigé par une poignée de confrères. Un film superbe, engagé, par un auteur qui, dans le documentaire ou la fiction, brandit cœur et poing pour franchir les murs de notre indifférence.

L'approche de Tanner se veut plus poétique; le cinéaste nous emmène dans le port de Gènes où les dockers, qui avaient marqué son imaginaire de jeune adulte, 40 ans plus tôt, ont depuis formé une coopérative qui les affranchit des assauts du libéralisme sauvage. Tanner montre la ville et le port désormais séparés par une autoroute, ce qui l'amène à philosopher sur ce symptôme de la rupture entre la vie et l'économie, mais aussi entre ici et ailleurs, auquel le port sert de pont. Une œuvre de lumière, filmée dans une ville blanche qui lutte contre la grisaille.

La première édition des Rencontres étant marquée du sceau des droits humains, dans la foulée des célébrations entourant le 50^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, la majorité des films qui y sont présentés abordent ce thème. C'est le cas de *4 Little Girls*, de Spike

Lee, qui reconstruit à coups de témoignages et d'images le climat ségrégationniste qui a mené le Klu Klux Klan à faire sauter une église baptiste de Birmingham (Alabama), le 15 septembre 1963, tuant du coup quatre fillettes. Malgré un ton parfois démagogique — est-il vraiment nécessaire d'encenser la mémoire des quatre petites pour témoigner de l'horreur du geste commis? —, ce document brutal et nécessaire montre que la mairie de Birmingham, la police locale et le KKK marchaient main dans la main.

L'affaire Grüninger, de Richard Dindo, jette la lumière sur un épisode méconnu de l'histoire de la Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'un commandant de police qui, en 1938-39, a défié l'ordre de fermer les frontières aux juifs d'Autriche en offrant l'asile à tous ceux qui franchissaient le Rhin, a été démis de ses fonctions, puis condamné par le tribunal. Cinquante ans plus tard, le cinéaste a réuni dans la même salle de tribunal la fille de Grüninger, ainsi qu'une vingtaine de juifs sauvés par ce Schindler local, venus témoigner de la gentillesse de cet homme avec lequel ils ont passé les seules minutes de leur existence qu'ils n'oublieront jamais. Long, parfois lourd, ce documentaire trace le portrait à la ligne claire d'un homme énigmatique, un vrai personnage de roman qui reste à découvrir.

Rwanda-Burundi: Paroles contre l'oubli porte bien son titre. Car personne n'oubliera jamais les récits insoutenables de ces femmes qui, au printemps de 1994, ont échappé de justesse aux machettes, et se confient à la caméra de la Belge Violaine de Villers. Elles parlent sans se censurer et relataient, jusque dans les détails les plus scabreux, les circonstances des massacres: la sœur de l'une, enceinte de sept mois et éventrée; les membres de la famille de l'autre, jetés un à un dans une fosse au fond de laquelle elle reposait, vivante, à l'insu des barbares qui empilaient des corps sur elle. Cette accumulation de témoignages questionne par elle-même sa propre nécessité, sans toutefois chercher à donner de réponse: la salle délibérera après la projection en présence de Josette Komuszeng, l'une des survivantes rwandaises du film.

Un espace de liberté

«Avec la multiplication des chaînes de télévision, la diffusion des images du monde s'est sur-multipliée, mais la pensée sur ce monde s'est raréfiée», explique Jean-Daniel Lafond. Ainsi, les Rencontres servent à agrandir par les salles ces «espaces de liberté» que sont les documentaires: «On a abandonné les rencontres publiques au profit des experts qui s'expriment devant nous à la télévision», déplore le cinéaste, qui voit en cette nouvelle manifestation la possibilité d'ouvrir des horizons et de confronter des styles, des points de vue et des conditions de production. Mais surtout, les Rencontres internationales du documentaire de Montréal ouvriront de nouveaux territoires à un genre qui, pour assurer sa survie, est devenu l'esclave de la télévision.

«L'idée de cette rencontre vient aussi de l'envie de dire aux téléspectateurs qu'ils ne peuvent pas tout contrôler, qu'il faut laisser des espaces de liberté, fondamentaux en démocratie, qui ne sont pas nécessairement en accord avec les grilles de programmation gérées comme des marches militaires».

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL
Cinémathèque québécoise et Cinéma ONF
Du 2 au 6 décembre
Info: 270-8042

théâtre d'aujourd'hui

Dernière semaine

«... un chant d'amour et de mort (...) la pièce a des aspects fantastiques qu'appuie un lyrisme fortement teinté d'érotisme.»
LE DEVOIR

«Ça m'a énormément plu (...) je le recommande» Samedi et Rien d'autre, CBF

«En les dirigeant aussi bien, R.R. Cyr a beaucoup fait pour nous faire apprécier ce drame sylvestre d'une violence rare par moments.» LA PRESSE

«... En se rendant au Théâtre d'aujourd'hui, on découvre une langue et un regard troublants.» VOIR

«Si vous aimez être confronté quand vous allez au théâtre, c'est pour vous. (...) Ça vaut vraiment la peine.» Salut Bonjour, TVA

«... Une pièce coup-de-poing.» CIBL



Nuit de chasse

de MICHELINE PARENT mise en scène de RENÉ RICHARD CYR

Avec Chantal Baril, Sylvie Drapeau, Robert Lalonde,

Julien Poulin, Guy Provost, Stéphane Simard et Jean Turcotte

Scénographie Jean Bard Costumes Lyse Bédard Éclairages Michel Beaulieu

Musique Michel Smith Assistance à la mise en scène et régie Suzanne Bouchard

DU 6 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE 1998

The Dragonfly of Chicoutimi

de LARRY TREMBLAY avec JEAN-LOUIS MILLETTE

5 soirs seulement DU 27 AU 31 JANVIER 1999

3900, rue Saint-Denis
Billets à prix unique : 20\$
Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina
RÉSERVATIONS [514] 282-3900

la femme comme champ de bataille

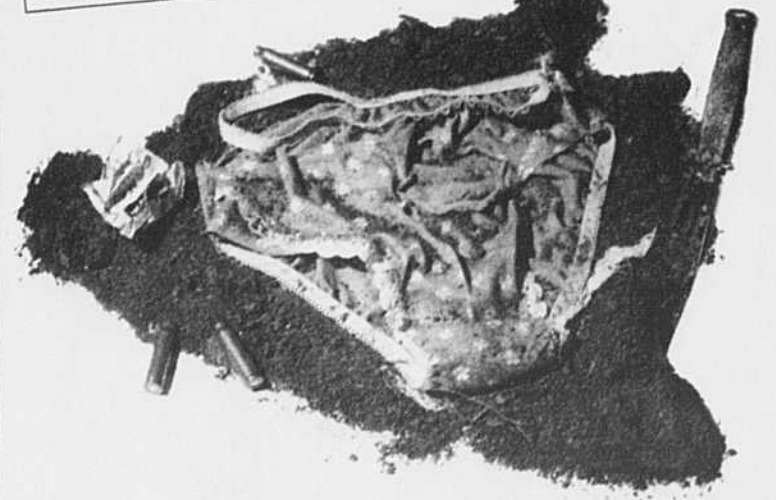
de matéï visniec

du 17 novembre au 13 décembre 1998

«Une conscience très vaste du monde se déploie. C'est là la principale qualité d'une production qui, pour être imparfaite, s'avère tout de même une des plus percutantes de la saison.» Hervé Guay, *Le Devoir*

«Visniec frappe au cerveau et au corps. Une œuvre dramatique qui nous confronte aux émotions les plus viscérales. Un texte de qualité et des acteurs bien dirigés qui se donnent à fond.» Raymond Bernatchez, *La Presse*

«En définitive, je n'ai pas pu applaudir après tellement j'étais ému, sous le choc. C'est un texte très fort.» Michel Vais, *Midi-Culture/SAC*



THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
une production le groupe de la veillée, présentée dans le théâtre intime. mise en scène claudie lemeux. avec tania kontoyanni et cary lawrence. scénographie et éclairages claudie goyette. bande sonore et images philippe laliberté.
1371, rue ontario est, réservations 526-6582, réseau admission 790-1246

«Un film d'action qui mérite un ticket... de cinéma!»

-Claude Deschênes, RADIO-CANADA

LUC BESSON PRÉSENTE

TAXI

MUSIQUE DE IAM

3900, rue Saint-Denis
Billets à prix unique : 20\$

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina
RÉSERVATIONS [514] 282-3900

FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	SON DIGITAL
PARISIEN	ANDRIGNON	VERSAILLES	CENTRE LAVALL	F.F. CHEMILLIÈRE	✓
PRINCEPIES DU TRÉSOR	ST-EUSTACHE	ST-YACINTE	CARTELOU DU NORD	CINEMA CAPITALE	✓
CINEMA PINE	CHÉP. LE COCOT	CINEMA DE PARIS	MAISON DU CINEMA	LES GALERIES	✓
STE-ADELE	ST-BRUNO	VALLEYFIELD	SHERBROOKE	GRANBY	✓

INFORMATION : 270-8042

Il était deux fois contes musicaux

Une création du **Moulin à Musique**

présentée dans le cadre du nouveau volet artistique
La Maison Théâtre buissonnière

2 contes originaux qui combinent avec bonheur musique et jeu dramatique

La Corneille
Texte : Jean Régnier
Musique : Marc Tremblay

Josée la super-ordinaire
Texte : Pascale Rafie
Musique : Vincent Dionne

Mise en scène : Mario Borges
Avec : Marie-Hélène da Silva et Marie-Soleil Bélanger
Concepteurs : Lise da Silva, Jean-Marie da Silva, Jean-Luc Éthier, Nancy Mongrain, Louise Poirier, Marc Poirier et Claude St-Amand

Le dimanche 29 novembre 1998 à 13 h et 15 h

la Maison théâtre
Billets en vente (514) 288-7211
245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM • Métro Sherbrooke

Partenaires médias
LE DEVOIR TVA

LES ARTS
THÉÂTRE

Rivage à l'abandon

La jeune bande du Théâtre Ô Parleur reprend *Littoral*, de Wajdi Mouawad, à La Licorne. La pièce, lancée au Festival de théâtre des Amériques, l'année dernière, arrive d'une tournée en Europe où a parfaitement été saisi son propos: «c'est aussi l'histoire d'une révolte, dit le dramaturge-metteur en scène, l'histoire d'une colère, d'une jeunesse qui reproche à ses aînés de ne pas lui avoir transmis le sens et la mémoire nécessaires à la vie.»

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Minuit. Et Wajdi Mouawad est seul, à Bruxelles, dans sa chambre d'hôtel. Il attend mon appel et il lit. Et il lit quoi le chrétien croyant, passionné par la quête du sens, la mythologie et la spiritualité? Il lit quoi, le metteur en scène d'*Edipe roi*, l'adaptateur de *Quichotte? La Bible? Sophocle? Un obscur romancier suédois, suicidaire et protestant, perclus de remords et de contrition? Hé bien non. Nenni. Le Wajdi lit Fondation*, le classique de la science-fiction, de l'Américain Asimov.

«C'est pour le travail», explique-t-il, sans évidemment s'excuser, puisqu'il n'a pas à le faire. L'hiver prochain, il travaillera à une adaptation scénique de ce maître-ouvrage avec des étudiants de l'UQAM. «On va essayer de voir si c'est possible de faire de la science-fiction à la scène, ce qui n'est pas simple avec la concurrence du cinéma, de la télé, de la bédé même. Mais là, je suis trop accroché dans le roman et l'histoire me happe trop...»

Le jour, à Bruxelles, Mouawad est pourtant forcé de délaïsser ses délirs futuristes et cybergalactiques pour retomber de plain-pied dans la création contemporaine. En fait, dans deux pièces: *Alphonse*, une de ses œuvres pour jeunes publics, qu'il défend lui-même sur les planches; et puis *Disco Pigs*, une pièce de l'Irlandais Enda Walsh qu'il met en scène pour un petit théâtre belge. La pièce, créée en 1996 et montrée cette année au World Stage Festival de Toronto, trace un portrait de la génération Z —, comme dans zone, zéro et «fuck ze world» — en racontant la nuit de dérive, dans Pork City, de deux jeunes nés le même jour, dans le même hôpital. Un portrait de paumés de plus, pourrait-on dire, si ce n'était du style étonnant de l'auteur, qui fait dialoguer ses deux protagonistes dans une langue inventée, à base de bébé-lala, de slang anglais et de patois irlandais. Et bonjour/Good morning les défis de traduction, que Mouawad a lui-même relevés.

Il est donc là-bas, Mouawad. Et il lit et il bosse. Mais il est aussi un peu ici, puisque sa pièce *Littoral*, sa fable à odeur antigonienne, reprend l'affiche cette semaine au théâtre la Licorne, à Montréal. *Littoral* a été créée par le Théâtre Ô Parleur, il y a deux ans, au Festival de théâtre des Amériques, puis repris en tournée, au Québec, pour environ 35 représentations.

Aujourd'hui, papa est mort
«C'est un vrai miracle, parce que la production a vu le jour avec 8000 \$», dit Mouawad, qui précise que depuis le temps, malgré le succès, la facture très «théâtre du pauvre», extrêmement dénuée, est demeurée la même. «Si on m'avait donné dix ou cent fois plus, j'aurais réalisé exactement la même chose: pour moi, c'était fondamental de penser l'espace scénique comme la tête du spectateur. Et cette tête, au début du spectacle, doit être plutôt vierge. Le spectateur ne sait pas ce qu'il vient voir, il ne connaît rien de l'histoire qu'on va lui raconter, ni comment on va la raconter. Et puis, petit à petit, on s'installe dans certains lieux en les décrivant. On joue sur les conventions et ça nous permet de changer rapidement de temps et d'espace, de passer d'un continent à l'autre par exemple. Mais ça nous permet aussi de mettre de l'avant la parole.» Ce qui était d'ailleurs un des premiers objectifs aux origines de cette compagnie au nom... parlant.

Littoral parle de l'orphelin Wilfrid. Sa mère est morte en couche et son père l'a abandonné à sa naissance. En pleine nuit, alors qu'il est en pleins ébats, il apprend la mort de ce père inconnu, dont le cadavre est rejeté par ses proches. Wilfrid entreprend donc un long périple avec la dépouille paternelle pour aller l'enterrer dans son pays natal, un de ces coins du monde ravagés par la guerre, enfermés dans le meurtre et le sang.

Cette histoire est née des échanges de paroles et d'idées des comédiens d'environ 30 ans, autour d'une table. La conversation a porté pendant deux semaines sur les angoisses de leur génération. Trois grandes peurs ont ainsi été identifiées: l'amour, la vie et la mort. «Mais pas tant notre mort, que celle de nos parents, des gens que l'on aime ou qui nous ont formés», dit celui qui a finalement proposé cette histoire, ce texte, ces paroles et ces idées à ses amis de création.

«Au bout du compte, la conclusion portait sur une évidence: il est important de donner un sens au monde. L'histoire de Wilfrid, c'est l'histoire d'une quête. Et c'est aussi l'histoire d'une révolte, d'une colère, d'une jeunesse qui reproche à ses aînés de ne pas lui avoir transmis le sens et la mémoire nécessaires à la vie des humains.»

Le père, le fils et le Saint-Esprit

Une révolte contre l'abandon, contre le rivage à l'abandon, quoi. Cet aspect a d'ailleurs immédiatement été saisi en Europe, d'où la bande d'une douzaine de comédiens rentre tout juste d'une tournée qui les a conduits à Bruxelles, Limoges, Chambéry et même vers Rome. Une autre est en préparation pour l'automne prochain. «Et je dirais que c'est grâce à ce point-là, juge le metteur en scène. Au Québec, les spectateurs accordent beaucoup d'importance à la relation père-fils, à l'histoire d'une vie de cette pièce. En Europe par contre, la lecture est immédiatement politique et historique.»

Le metteur en scène favorise évidemment cette lecture européenne, pleine d'esprit, de communion et de mémoire. En même temps, il est impossible de ne pas établir des parallèles entre l'histoire de Wilfrid et la sienne propre. Wajdi Mouawad est arrivé au Québec à neuf ans alors que son Liban natal était plongé dans une guerre fratricide. Souhaiterait-il maintenant traîner ses amis et sa création jusque là-bas? «J'y pense presque tous les jours. Je ne veux pas dire que j'ai vraiment envie d'aller jouer *Littoral* au Liban. Mais je suis obnubilé par la question du Liban. Moi, je suis parti. D'autres sont restés. Et quand on se retrouve face à face, nous avons beaucoup de difficulté à nous parler. Pas parce qu'on ne veut pas, mais parce qu'on ne peut pas. Moi, je me vois très mal aller dire ce qu'est la guerre à ces Libanais de mon âge qui l'ont vécue.»

La grande leçon éthique et politique de *Fondation*, d'Asimov, affirme que «la violence est le dernier refuge de l'incompétence». La violence est d'ailleurs le thème central de *Disco Pigs*, puisque les deux adolescents passent leur temps à se battre et à tout casser. «Malgré toute cette violence, ils restent tendres, corrige alors Wajdi Mouawad, Québécois de l'exil en exil. Mais ils ne le savent pas. Voilà ce qui m'a intéressé dans cette pièce et ce qui m'intéresse toujours: lorsque la violence n'est que le reflet visible d'une tristesse, d'une détresse épouvantable, et que finalement la tendresse s'avère plus forte que tout.»



David Boutin, Isabelle Leblanc, Steve Plante et Pascal Contamine dans *Littoral*

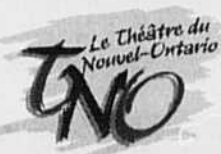


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La production de *Littoral* a vu le jour avec 8000 \$, souligne son concepteur, Wajdi Mouawad.



Une production En collaboration avec



THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

Le Théâtre Espace la Veillée
présente
du 25 novembre au 5 décembre, 20h

Le Moine

D'après le roman de
Matthew Gregory Lewis

Réservation:
526-6582



Pierre Collin
Pierre Lebeau
Alexis Martin

100^e
représentation

Gabriel Gascon
Henri Chassé
Marie Michaud

MAÎTRES ANCIENS

de Thomas Bernhard

adaptation et mise en scène
Denis Marleau



Dernières,
aujourd'hui et samedi 5 décembre, 16h

LE DEVOIR

22% de réduction
sur les billets

514 253-8974

BILLETTS
514 790-1245
1 800 351-4595

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Papineau ou Viau, autobus 34

Pie IX, autobus 139

com@denise-pelletier.qc.ca

www.denise-pelletier.qc.ca

du 11 novembre au 5 décembre
vendredis à 20 h, samedis à 16 h

Une création du Théâtre UBU
en coproduction avec le Théâtre français du CNA
et le Festival de théâtre des Amériques.

assistance à la mise en scène Michèle Normandin
décor Claude Goyette, costumes Lyse Bédard
éclairage Guy Simard, musique originale Denis Gougeon
conseiller littéraire Stéphane Lépine

Ceci est une annonce

Du 23 novembre au 19 décembre 1998,
le Nouveau Théâtre Expérimental
envahit Espace Libre et le transforme
en temple des mots avec

Les Mots

UNE ÉTUDE THÉÂTRALE DE
Jean-Pierre Ronfard ET Sylvie Daigle
AVEC Martin Dion
Emmanuelle Jimenez
Pascale Montpetit
Marie-Josée Picard
Marcel Pomeroy
Jean-Pierre Ronfard

DIRECTION TECHNIQUE
Pierre Charbel Massoud

Du mardi au samedi à 20h30 Entrée: 15\$



et aussi

Les soirées romanesques

Tous les lundis à 20h30
Alexandrine Agostini
lit à Suzanne Jacob — en 4 épisodes successifs —
le roman de Suzanne Jacob, *L'Obéissance*.
Entrée: 5\$ Forfait 4 soirées: 15\$



Contes autour d'une table

Tous les jeudis à 22h30
Patrick Peuvion raconte *Les histoires
de la rue de Lorimier* de Gaétan Lavoie
Tous les vendredis à 22h30
André Lemelin raconte
Contes inventés de l'Abitibi d'André Lemelin
Tous les samedis à 22h30
Anne Dandurand raconte
Contes à fleur de peau d'Anne Dandurand
Entrée: 10\$



Le poète fait du chapeau

Tous les vendredis et samedis à 17h30
Christian Vézina dit des poèmes
tirés au sort par le public.
Entrée: 10\$



Le temple des mots
DU 23 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 1998
RÉSERVATIONS: 521-4191
UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Expérimental

espace libre
1945 Fullum
métro Frontenac

LE DEVOIR VOIR

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

LES ARTS

INDUSTRIE DU DISQUE

La nouvelle cachette de l'agent secret

Il n'y a pas que les jeunes groupes aspirants sur Internet. Johnny Rivers, comme des centaines d'autres vétérans du rock en mal de visibilité, y a bâti maison. Vous êtes les bienvenus.

Sylvain Cormier

Johnny Rivers, né John Henry Ramistella il y a 56 ans à New York, plongé en bas âge dans les terres spongieuses de la Louisiane, devint à demi célèbre au début des années soixante à Los Angeles. Vedette-maison du Whisky-A-Go-Go, en plein Sunset Strip, il offrait le meilleur show en ville, des versions simples et efficaces de classiques rock'n'roll qui faisaient danser quiconque passait à portée. Une jolie petite carrière s'en suivit, fournissant de quoi remplir une jolie compilation: les stations rétro jouent encore *Poor Side Of Town* et *Secret Agent Man*, fameuse chanson-thème de l'émission d'espionnage mettant en vedette Patrick McGeehan. Avec le regretté Bobby Fuller et le grand John Fogerty, je compte Rivers parmi les plus importants perpétuateurs du rock des origines.

Jusqu'à récemment, j'avais perdu sa trace. Une formidable apparition chez Letterman m'apprit qu'il était encore actif, mieux, qu'il avait un nouveau disque en chantier. Nouveau disque? Je cherchais. Introuvable en nos contrées. Introuvable à New York la dernière fois que j'y passai. Une pub dans le bulletin spécialisé *ICE* m'aiguilla vers un site Internet: www.johnnyrivers.com. Eureka. Tout était là: biographie, dernières nouvelles, horaire de tournée, critiques de disques et spectacles parus en divers pays, lieu de discussion entre fans ou avec Rivers lui-même. Ainsi que le moyen d'obtenir les disques. Enfantin. «Click here to order Johnny Rivers music.» J'obtins des copies de presse des dernières parutions (recensées ci-contre). Rebekah Alperin, patronne de Soul City Records, l'étiquette de disques fondée par Rivers en 1968, m'affranchit: si les disques du cher Johnny ne sont pas distribués au Canada, c'est faute de contrat. Et s'il ne se produit pas en spectacle à Montréal, c'est tout bêtement faute d'intérêt des promoteurs. En connaissais-je? L'un d'entre eux voudrait-il s'occuper de

Rivers en exclusivité au Canada? Je transmets ici le message aux André Ménard, Jean Beauchesne, Ruben Fogel, Billy Bob Productions et autres DKD/Universal de chez nous: Johnny Rivers est l'un des plus chouettes roots-rockeurs vivants, et il est disponible. Au FJMJ, au Festival d'été de Québec, il aurait certainement sa place.

Cela dit, je m'empare ici du cas Johnny Rivers pour illustrer un phénomène majeur. A savoir l'incroyable ciblage de clientèle que permet Internet. Z'aimez Johnny Rivers? Contact direct. Z'aimez les Bomboras, p'tit groupe de surf-rock pas piqué des hannetons? Contact direct. Vous voulez tel disque rarissime? Les plus obscurs, les moins bien distribués, voire les pas distribués du tout, vous attendent tous. Il n'y a qu'à visiter, entre autres sources, l'immense disquaire virtuel *The Ultimate Band List* (www.ubl.com), taper le nom de l'artiste recherché, et hop, c'est la manne: marchandises, recensions critiques, hyperliens avec les sites officiels des artistes et des tas de sites connexes, etc. Il n'y a plus qu'à désirer. Et payer.

Wired s'unit à Rhino

Véritable mariage des anciens et des modernes, le magazine ultrabranché *Wired* et le géant de la réédition en disque compact Rhino collaborent ces jours-ci à la conception d'une série d'albums retraçant la déjà longue histoire de la musique électronique. On rapporte avec le même enthousiasme du site pro-alternatif CMJ Online au très centrisme Billboard Online qu'un premier volume de 15 titres, intitulé *Wired Magazine Presents Music Futurists*, paraîtra le 16 février prochain, incluant les essais pionniers d'un Esquivel jusqu'aux avancées de Beck et DJ Spooky, sans oublier les bonzes de l'ère progressive (Tangerine Dream, Can, Brian Eno) et du new wave (Devo). D'ici là, la sortie, la fréquentation du chic site de Rhino (www.rhino.com) est recommandée.

LAST TRAIN TO MEMPHIS

Johnny Rivers
Soul City Records

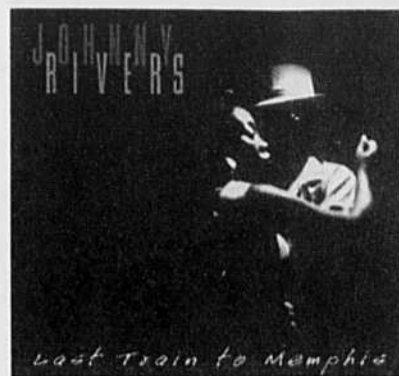
REALIZATION

Johnny Rivers
Soul City Records

Last Train To Memphis est le premier album de nouveau matériel fourni par Johnny Rivers en quinze ans. *Realization*, qui paraît presque simultanément, disponible pour la première fois en format audio-numérique, célèbre les trente ans de sa mise au monde, au début de l'été 1968. L'un est aussi frais que l'autre, et ce n'est absolument pas surprenant pour qui fréquente Johnny Rivers. C'est mon cas. En un quart de siècle d'assiduité, je ne me suis jamais lassé de ce rock de base fait d'accords simples joués sans trafics, de timbre chaud, vibrant, aussi bon pour les ballades (*Poor Side Of Town*) que pour le rock'n'roll (*Memphis*). De fait, Johnny Rivers, c'est la même chose que du John Fogerty, du John Mellencamp ou du Dwight Yoakam: de la musique bien plantée dans le sol américain.

Last Train To Memphis est la suite naturelle de l'album précédent du gaillard, un salutaire pèlerinage à la Mecque du rockabilly intitulé *The Memphis Sun Recordings*, où Rivers s'offrait quelques bons moments en compagnie de l'un des pionniers, le regretté Carl Perkins, pendant qu'il était encore temps. C'est d'ailleurs un poignant hommage à Perkins, le tendre *Blue Suede Blues*, qui clôt *Last Train To Memphis*, disque foncièrement honnête d'un vétéran qui n'a plus rien à prouver, sinon que le feu sacré du rock, osons le cliché, brûle encore aussi intensément. Écoutez là-dessus la chanson-titre: c'est la profession de foi que tout rockeur voudrait avoir écrite.

Ces chansons-là ne remuent ni ciel ni terre, et n'ont surtout pas la prétention de réinventer la roue: les *Down At The House Of Blues*, *Closer To You* et *Don't Let The Rain Come Down* distillent tout juste assez de bon jus pour la faire rouler. Force est d'avouer qu'il en était autrement des chansons de *Realization*, album marqué par son époque, tentative sympathique mais un peu maladroite de s'adapter au psychédéisme ambiant. Le fac-similé de trip d'acide de *Hey Joe* en témoigne. Rivers était assez peu fait pour les fleurs dans les cheveux et le buvard sous la langue. *Realization*, en



plus de versions très correctes du *Positively 4th Street* de Dylan et de l'incontournable *A Whiter Shade Of Pale* de Procol Harum, contient néanmoins une totale réussite: l'exceptionnelle ballade *Summer Rain*, l'une de mes dix chansons préférées de tous les temps, définitive chronique de l'été de l'Expo.

Sylvain Cormier

SPYBOY

Emmylou Harris
Eminent/Stony Plain

Emmylou Harris est l'Audrey Hepburn de la musique américaine enracinée, la grande dame du rock'n'folk'n'country. De ses débuts auprès du légendaire cowboy spatial Gram Parsons jusqu'à son admirable dernier album réalisé par le maître d'ambiance Daniel Lanois, qu'elle soit accompagnée par The Band comme dans la fameuse séquence *Evangeline* du film *The Last Waltz*, ou par ses musiciens à elle, le Hot Band des années 70 (avec l'as guitariste James Burton) ou les Nash Ramblers des années 80, Emmylou demeure unique: une princesse en bottes de cow-girl. La retrouver ici, entourée en spectacle par un formidable trio de musiciens issu de la bande à Lanois, ne changera rien à l'essentiel: tout ce que chante Emmylou Harris est transfiguré de beauté vraie. Rock sudiste de Rodney Crowell (*I Ain't Living Like This*), clin d'œil tendre aux années Parsons (*Wheels*), ballades atmosphériques de Lanois (*Where Will I Be*, *The Maker*, *Deeper Well*), reprise des Everly Brothers (*Love Hurts*) ou revisite du répertoire traditionnel (*Green Pastures*), c'est toujours la même délicatesse, la même véracité dans chaque inflexion de cet angélique trémolo. À l'écoute, on comprend pourquoi ce spectacle a fait le bonheur du jeune public de la tournée Lilith Fair: c'est comme si Jewel avait la consistance de Willie Nel-

son. Emmylou Harris, c'est l'autre Amérique. Celle qu'on aime. S.C.

CHEF AID: THE SOUTH PARK ALBUM

Artistes divers
(American/Columbia)

Ceux qui connaissent la décapante série animée *South Park*, présentée tard en soirée par le réseau Global, ne s'étonneront pas que l'album qu'on en a tiré prenne l'allure d'un collage un peu malpropre mais très jouissif. Alignant une étonnante brochette de stars pop en tous genres — Elton John, Rancid, Perry Farrell, Joe Strummer, Wyclef Jean, Meat Loaf, Ween, Devo, Rick James et surtout Isaac Hayes, incarnant le personnage de Chef —, l'album s'avère plus qu'un produit dérivé aux profits anticipés, mais également un des très beaux assemblages satiriques de ce genre. Côte à côte, on entend un des petits personnages en carton découpé massacrer avec ardeur l'insupportable *Come Sail Away* de Styx, Ozzy Osbourne côtoyer le rappeur O'Dirty Bastard, Isaac Hayes chantant l'éloge de ses *Chocolat Salty Balls* (une recette de cuisine à double sens), ou Ween chanter toutes les couleurs du «Homo Rainbow», on en passe et des meilleures. La qualité musicale de certaines pièces (la *Hot Lava* de Perry Farrell, très forte), n'a d'égale que la bêtise volontaire des autres (*Horny*, la chanson de discothèque réduite à sa plus simple expression). Au total, l'envoie est parfaitement débilé (et vise quand même d'abord les fans de la série télé), mais quand la débilité atteint ces profondeurs, ce n'est que pour rebondir vers des sommets de rigolade dont on ne peut que profiter.

Rémy Charest

PHAROAH SANDERS

Save Our Children
Verve

Pharoah Sanders a déjà été un saxophoniste véhément, un innovateur. Une grande gueule. Dans le bon sens. Cela, c'était dans les années 60. Puis au début des années 80, sorti d'on ne sait où, il nous gratifia d'un excellent double album. Puis, il y eut un peu de silence.

Ensuite, grâce en partie au groupe Grateful Dead, il refit surface avec ses sonorités toutes afros, toutes spirituelles. Randy Weston l'invita à participer à la session *The Spirits of Our Ancestors*. La compagnie éditrice de cet album, Verve, lui proposa un contrat. Elle le brancha avec un sacré producteur, un sacré musicien, tout un avant-gardiste. Qui donc? Bill Laswell.

Bon. Laswell et Sanders se mettent au boulot. Ils choisissent les

musiciens William Henderson à la trompette, Bernie Worrell à l'orgue, Tony Cedras à l'harmonium, Alex Blake à la contrebasse, et tout un ensemble de percussionnistes dont Zakir Hussain. Sur papier, l'affiche est splendide.

On l'écoute? Oh là là! Quel tralala. Tout ce beau, ce bon monde, pour accoucher d'une production typique du jazz fade de Hollywood, c'est désolant. C'est la déception de l'année.

Serge Truffaut

EN CONCERT À L'OLYMPIA 1998

Henri Dès
Sony Music

Henri Dès ne chôme pas. Quand il n'est pas en tournée quelque part, il endisque, tourne des vidéo clips ou travaille à des arrangements. Cet infatigable baroudeur trouve quand même le temps d'écrire des chansons puisqu'il en est déjà à son vingtième DC et à sa dixième cassette vidéo. Mais si vous avez des enfants vous savez déjà tout ça...

Les fans de Tonton Henri seront ravis de retrouver ici l'essentiel du spectacle qu'il présentait en tournée à travers le Québec il y a quelques mois. Il y a donc sur ce disque un heureux mélange de vieilles et de nouvelles chansons, les vieilles se retrouvant parfois remises au goût du jour comme dans cette version rap du *Beau Tambour* qui avait fait craquer le Saint-Denis. La cassette vidéo du même spectacle est également en magasin pour le temps de Fêtes et l'on y redécouvrira avec plaisir l'aisance et la vivacité de cette remarquable bête de scène que les enfants ont bien de la chance d'avoir pour eux tout seuls.

Michel Bélair



Henri Dès s'amuse...

Pépinières européennes pour jeunes artistes

Le Conseil des arts et des lettres du Québec et Diagramme gestion culturelle de Montréal, en collaboration avec l'association Pépinières européennes pour jeunes artistes, offrent aux jeunes artistes québécois des séjours de quelques mois dans l'une des résidences de l'association. Outre les facilités matérielles et les ressources humaines mises à leur disposition par la ville et la structure d'accueil, les jeunes artistes se voient offrir une bourse à la création pour mener à bien leur projet et s'insérer professionnellement et culturellement dans le pays d'accueil.

Critères d'admissibilité

Être âgé de 20 à 35 ans et œuvrer dans l'une des disciplines suivantes: architecture, arts plastiques, cinéma, cinéma d'animation et documentaire de création, chorégraphie et vidéo/danse, design, multimédia, arts médiatiques et multidisciplinaires, musique actuelle et contemporaine, installation sonore, photographie, écriture de textes dramatiques et mise en scène de théâtre.

Date limite d'inscription: 21 décembre 1998

Formulaires d'inscription disponibles au Conseil des arts et des lettres du Québec ou chez Diagramme gestion culturelle au (514) 273-7785.

ENSEMBLE VOCAL DE RENOMMÉE INTERNATIONALE. UN RETOUR TRÈS ATTENDU!

THE TALLIS SCHOLARS

PETER PHILLIPS, DIRECTEUR ARTISTIQUE



CONCERT 25^e ANNIVERSAIRE

"Les entendre en concert est une des grandes expériences musicales de notre temps" *The Boston Globe*

Mardi le 8 décembre à 20h - Église Saint-Jean-Baptiste

Admission: 514-790-1245
Traquen'Art: 514-396-3388

UNE PRÉSENTATION DE
TRAQUEN'ART

Québec, siège social
79, boul. René-Lévesque Est
3^e étage
Québec (Québec) G1R 5N5
Téléphone: 418 643-1707
Sans frais: 1 800 897-1707

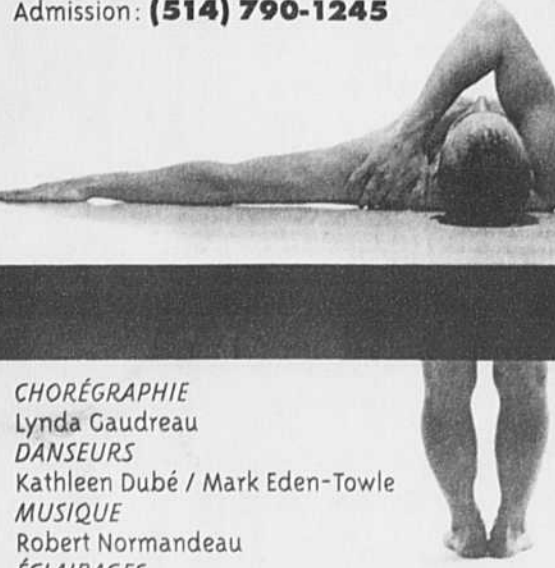
Montréal
500, place d'Armes
15^e étage
Montréal (Québec) H2Y 2W2
Téléphone: 514 864-3350
Sans frais: 1 800 608-3350

LYNDA GAUDREAU COMPAGNIE DE BRUNE

présente la première montréalaise de **Still Life N°1** (1996) au Centre Canadien d'Architecture

au Théâtre Paul-Desmarais du CCA
1920, rue Baile (au sud de Ste-Catherine, angle du Fort), métro Guy-Concordia

les 10, 11, 12 décembre 1998 à 20h30 et le 12 décembre 1998 à 14h30
Billets: 20\$ / Aînés, Étudiants, Amis du CCA: 18\$
Billetterie Articulée: (514) 844-2172
Admission: (514) 790-1245



CHORÉGRAPHIE
Lynda Gaudreau
DANSEURS
Kathleen Dubé / Mark Eden-Towle
MUSIQUE
Robert Normandeau
ÉCLAIRAGES
Lucie Bazzo



Le pianiste russe
Vladimir Viardo

en récital à la Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau
POUR UN SOIR SEULEMENT

Médaille d'or et Premier Prix de la Compétition internationale de piano Van Cliburn

Troisième prix de la Marguerite Long, Jacques Thibaud International Competition

Vladimir Viardo subjugue par la transparence de ses timbres, par la délicatesse et la fragilité de son toucher.

Viardo reveals an overpowering technique and penetrating interpretational insight.

Billets: 30\$ - 18,50\$ étudiants (taxes et redevances incluses)

INFORMATIONS EN RUSSIE / INFORMATION IN RUSSIAN: (450) 677-0251

Billetterie: 987-6919
Admission: 790-1245
<http://www.kolan.com>

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est

Société Pro Musica 50^e SAISON

Une présentation LES ARTS du Maurier

7 décembre 1998, 20 h (nouvelle date)
Salle Maisonneuve, Place des Arts

MICHEL DALBERTO, PIANISTE

Programme
Carnaval de Vienne, op. 26 et Carnaval, op. 9, de Schumann
Quatre extraits de Images, livres I et II, de Debussy
Gaspard de la Nuit, de Ravel

Renseignements: Pro Musica (514) 845-0532
Billets: 25\$ (parterre); 20\$ (rangée C D E, corbeille); 10\$ (étudiants) Taxes incluses, redevance en sus.

Consulat général de France

Théâtre Maisonneuve Place des Arts. Réservations téléphoniques: Redevance de 1,25\$ (+ taxes) (514) 842-2112 Frais de service sur tout billet de plus de 10\$

Pierre L'égaré

rien

10 11 12 13 NOVEMBRE COMPLET

2^e SÉRIE DE SUPPLÉMENTAIRES
11 et 12 DÉCEMBRE

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Billets P&A / 514 842 2112
P&A Admission: 514 790 1245
Réservations et taxes de service

Casades 70c
Midi de 11h à 12h30

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

JAZZ



Thelonius Monk

DON HUNSTEIN

Un coup d'œil à Thelonious

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Le 17 février 1982, le saxophoniste Charlie Rouse, le pianiste Kenny Barron, le contrebassiste Buster Williams et le batteur Ben Riley astiquent ou accordent leurs instruments dans le studio que l'ingénieur du son Rudy Van Gelder possède sur la rive ouest de la rivière Hudson, juste en face de Manhattan.

Rouse et Riley se connaissent très bien pour avoir cotoyé pendant une dizaine d'années Thelonious Sphere Monk, l'alchimiste du jazz. Riley, Barron et Williams se connaissent passablement bien pour avoir partagé une des ambitions de Ron Carter, soit rassembler un violoncelle, une contrebasse, un piano et une batterie. Le double album — *Piccolo Bass* sur Milestone —, que ces quatre-là publièrent suscita un juste étonnement.

Ils se retrouvent donc dans le studio de Van Gelder. Ils se sont baptisés Sphere pour manifester d'entrée leur ambition de poursuivre l'œuvre de Monk. Pour manifester également leur affection pour la musique la plus caractérisée, la plus contrastée, la plus singulière des musiques que l'on range sous le chapeau du jazz qui, comme chacun sait, est une créolisation du verbe franco-jazz. *Jazz Me Blue...* Et comment!

Une fois la mise en place inhérente à tout enregistrement achevée, les membres de la coopérative Sphere déclinent leurs méditations musicales toutes consacrées à six morceaux composés par Monk. Dans l'après-midi, Rouse et Barron, Riley et Williams ont terminé cet enregistrement.

Ils montent ensuite dans une voiture pour rejoindre New York. La radio est allumée. Ils entendent, ils apprennent alors que la vie de Thelonious Sphere Monk vient d'être mise définitivement entre parenthèses. Autrement dit, qu'il vient de rejoindre le camp de ceux qui ont été condamnés à attendre que le désert des Tartares s'anime. C'est ça: Monk est mort une deuxième fois.

Synchronicité

La première fois? En 1971. Fatigué d'entendre le mal que l'ont fait à la musique, fatigué d'être le témoin impuissant de la montée en puissance du racolage, plein d'amertume à l'égard de bien de ses contemporains parce que ces contemporains lui avaient tout piqué sans jamais reconnaître son génie, Monk décida de ne plus toucher à son piano. Il passera les onze dernières années de sa vie à écouter le ronronnement d'une douzaine de chats.

Ainsi donc, par un téléscopage qui tient du fantastique, le premier album important consacré aux petits ouvrages pleins de séve et de rebondissements du capitaine Monk fut réalisé, accompli, achevé, le jour où ce dernier termina sa vie.

Intitulé *Four In One*, l'album de Sphere, paru alors sur étiquette Elektra Musician, fit boum-badaboum non seulement auprès des amateurs de la Blue Note mais aussi auprès de la critique. Après le Modern Jazz Quartet, Sphere s'imposait d'entrée de note comme le symbole du jazz de chambre.

Ce faisant, Rouse et ses complices, Riley et ses amis, donnent corps ou réalité au rêve de Monk. De-que-cé? «*Dormir et jouer en même temps*», confia Monk à un journaliste britannique. Dormir... jouer... Surtout jouer entre les notes.

Après *Four In One*, c'est le merveilleux *Flight Path*. Puis un album fait uniquement des ritournelles que Parker composa lorsqu'il fomenta, avec la complicité de Monk, cette révolution appelée bebop. Puis, il y eut d'autres albums et des tournées jusqu'à ce que les membres de la Sphere décidèrent de faire halte. C'était en 1988.

Saxophoniste ténor plein de personnalité, Rouse profita de cette halte pour signer un des meilleurs albums des dix dernières années. Un album sous-estimé. Un album aussi riche qu'une charlotte aux poires. Enfin, aux poires... Aux poires, aux prunes et au Grand Marnier. C'est dit!

Le titre de cet album? *Soulmates*. Il le fit, cet album, en compagnie de Sahib Sihak au saxophone baryton, Walter Davis Jr au piano et trois autres franc-tireurs. On pouvait, et on peut toujours,

y entendre du Monk. Et notamment les *Green Chimneys*. Bizarrement et tristement cet album fit en quelque sorte écho au *Four In One* réalisé en 1982.

Avant que cet album fait de plusieurs clin d'œil à l'endroit de Monk ne paraisse, Rouse, Sihak et David furent déclarés... morts! Du coup, le monde — oui, oui, le monde —, perdait notamment l'un des saxophonistes les plus captivants.

Bon. Le temps du deuil achevé, Kenny Barron décide de reformer Sphere. Gary Bartz, ex-employé de Miles Davis, McCoy Tyner, Herbie Hancock et quelques autres, hérite du siège occupé jusqu'alors par Rouse. La phalange rythmique reste la même: Ben Riley à la batterie, Buster Williams à la contrebasse.

Le 4 octobre 1997, ils se retrouvent au studio de Verve à Brooklyn. En une journée, en cette journée, ils gravent sept morceaux. Deux d'entre eux portent la signature de Monk, soit *We See* et *Horntin' In*. Les autres? L'émouvant *Isfahan* de Billy Strayhorn, l'éminence grise de Duke Ellington, *Uncle Bubba* et *Buck And Wing* de Bartz, *Twilight* de Barron, et *The Surrey With The Fringe On Top* de Oscar Hammerstein et Richard Rogers.

Simultanément à cela, les bonzes de la division jazz de Columbia qui, selon ce qu'indique le Dow Jones est une filiale de Sony, mettent la dernière main à l'édition des pièces enregistrées live en 1964 au It Club de Los Angeles. Jus- qu'alors ces bandes n'avaient jamais été entendues. Puis? C'est incroyable à quel point la musique de Monk, le jeu de Monk, conserve sa part de mystère.

L'album de Sphere sort. Il s'intitule *We See*. Littéralement, Nous voyons. Comme titre, c'est bien vu. Pourquoi donc? Parce que pendant plus de soixante minutes, on voit Monk jouer et dormir en même temps. On le voit attendre que le désert des Tartares s'anime. On voit beaucoup avant de réaliser que cet album paru sur Verve est un chef-d'œuvre. Tout simplement.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MISSA SALISBURGENSIS

Bartholomäus Riedl: Ein langer und schöner Aufzug; Pater Ignatius Augustiner: Ein schöner Aufzug; Heirich Ignaz Franz Biber: Missa Salisburgensis, Motet «Plaudite Tympana», Messe et Motet en do majeur pour 53 voix; Sonata Sancti Polycarpi; Sonata tam aris quam aulis servientes nos V et XII. Musica Antiqua Köln, dir. Reinhard Goebel; Gabrieli Consort & Players, dir. Paul McCreesh. Durée: 71 min. 52. Archiv 457 611-2

Imaginons un splendide tableau. Nous sommes dans la ville du sel, Salzburg, une ville riche, puissante, géographiquement, stratégiquement sise. Une ville dominée par de très riches et puissants évêques dont l'influence n'a d'égale que l'orgueil. Mieux encore, nous ne sommes pas encore dans la capitale du tourisme mozartien avec ses Mozartkugeln et leur attirail de ronronneries clichés et facilement flatteuses.

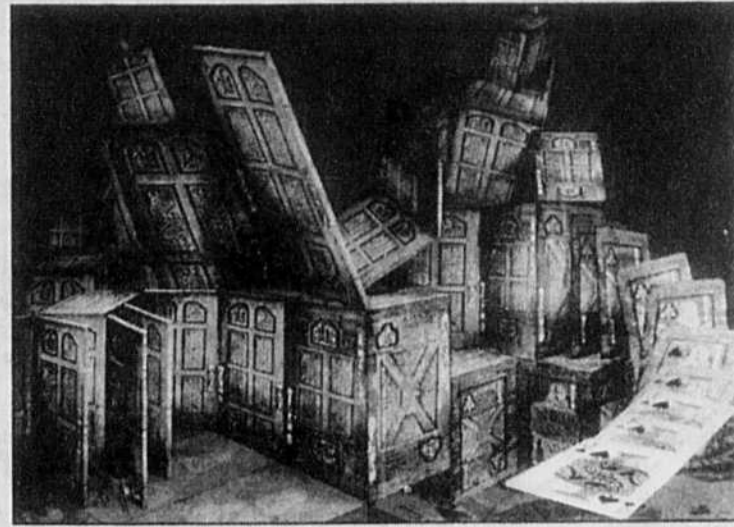
Non, nous sommes dans une ville fière et noble dont l'évêché fête, croyez-le ou non, ses 1100 ans d'existence dans un appareil et une munificence notoires. Nous voilà en 1682 et, pour bien faire sentir l'aristocrate potentat ecclésiast, on célèbre en grandes pompes à l'église. Si le rituel de la messe se doit d'être imposant, son spectacle se doit de n'être rien moins que grandiose tout comme son accompagnement musical. Nous voici avertis, tel est, grosso modo, le programme de cet enregistrement richement présenté.

On l'a réalisé dans la cathédrale Saint-Paul de Londres plutôt qu'en studio pour bien rendre les effets d'écho et de séparation spatiale des groupes. Dans les fanfares, celles d'ouverture par exemple, cela est redoutablement efficace. Pendant deux minutes trente secondes trompettes et timbales préparent à la monumentale arrivée du *Kyrie* — un effet à couper le souffle, littéralement: si vous avez commencé l'écoute à bon volume, vous allez plus que sursauter! On peut parler d'un disque réussi. Jamais *Kyrie* n'a si peu été en rapport avec le sens des mots. On n'implore pas de pitié ici, on s'autocongratule de son propre prestige en se réconfortant de sa force.

L'art d'organiser un spectacle acoustique n'avait probablement pas

L'espace et les sons

ROBERT NORMANDEAU



Lieux inouïs

de secret pour Biber, et les moyens mis à sa disposition pour impressionner les invités n'avaient sûrement guère de limite non plus. Tom McCreesh et Reinhard Goebel n'y sont pas allés de main morte donc.

Ce disque est d'abord et avant tout un «show» musical et acoustique, un feu d'artifice baroque pour l'oreille. Y alternent masses imposantes, monstrueusement éclatantes, et passages à effectifs réduits, fanfares brillantes et *sinfonies* pour cordes moins tonitruantes, poids choral et nudité soliste.

En fait, on pourrait se lasser très vite de ce type de cérémonial ronflant s'il n'était pas soutenu par une belle, et parfois savamment écrite, musique, superbement réalisée. Pas une réserve sur l'interprétation aux tempos larges et ampoulés réclamés par l'acoustique des lieux qui rythme le pavoisement ostentatoire, non plus que sur la prise de son. Bien installé dans votre pièce d'écoute, en fermant les yeux, vous vous y croirez, sans trop d'effort d'imagination.

Si cet art qui se fait reflet d'un étalage de pouvoir politique ne donne pas la foi, il fait néanmoins prendre goût de retourner à l'église pour se délecter de telles splendeurs. Cela vaut vraiment un blockbuster hollywoodien et supporte sans rougir la comparaison.

NORMANDEAU — LIEUX INOUÏS

Robert Normandeau: Jeu (1989); Mémoires vives (1989); Rumeurs (Place de Ransbeck) (1987); Matrechka (1986); Le Cap de la tourmente (1985). Durée: 73 min. 57. Empreintes DIGITALes/IMED 9802

Reprenant en ses propres mots le «qui dit quoi à qui» du Groupe de Recherche musical (GRM), Robert Normandeau publie des œuvres de jeunesse, celles qu'il avoue juger toujours assez bonnes et représentatives de son travail pour continuer de vivre sur la place publique. Dans le monde

de l'électroacoustique, trop souvent aveuglement tourné vers la nouveauté technologique, il est bon de se retrouver en face d'une musique qui, même si parfois datée techniquement, n'en garde pas moins une valeur intrinsèque importante: celle du désir — et du potentiel surtout — de communication.

Les lieux dont il est question ici sont les lieux non explorés de l'oreille, ces endroits que l'imagination poétique de Normandeau suscite, tente de créer, levant un voile sur un univers de sens que le dialogue avec sa musique voudrait provoquer. La question de la perception réside alors plus dans «qu'est-ce que je, auditeur, veux prendre avec moi pour en faire quelque chose et partager cette découverte avec le compositeur qui m'en a ouvert le chemin? A quel carrefour nous rencontrerons-nous?».

Cela semble ardu? Pas vraiment. On entend dire souvent de la musique «moderne» qu'on n'y comprend rien. À bien y penser, au fait, que comprend-on d'une symphonie de Haydn? En appliquant les mêmes stratégies perceptives aux deux répertoires, on obtient des réponses souvent identiques même si le plus nouvel objet paraît plus irréductible à l'analyse usuelle, ou que sa non-familiarité — donc sa non-conformité à un code culturel établi et accepté — nous le rend moins sympathique.

C'est uniquement question de préjugé que la musique de Normandeau, après quinze minutes d'écoute attentive, va rapidement réduire en miettes. Cela ne veut pas dire qu'il faille tout aimer. La poésie séductrice de bien des trames sonores ici présentées va convaincre bien des récalcitrants tout en laissant bien des adeptes froids.

C'est que Normandeau s'applique délicatement, tout au long des œuvres, à trouver la cohérence psychologique du tissu acoustique, ne jouant jamais le jeu de l'agression *per se*, préférant aller plus loin dans les sombres ombres du sens en devenir. *Mémoires vives* en est le plus bel exemple à mon avis.

Je n'ai qu'un seul regret: cette musique si vibrante en salle avec l'orchestre de haut-parleurs perd un peu de perspective, ainsi réduite aux deux canaux de notre limitative stéréophonie domestique. Je préfère ce regret au silence.

DVORÁK — HARNONCOURT

Antonin Dvorák: Symphonie no 7 en ré mineur, op. 70; La Colombe sauvage, op. 110. Orchestre royal du Concertgebouw, dir. Nikolaus Harnoncourt. Durée: 58 min. 46. Teldec 3984-21278-2

Revoilà l'incontournable quêteur de renouveau dans un répertoire ou, encore une fois, on ne l'attendait pas. Harnoncourt dirige Dvorák. Incroyable! Il nous a surpris avec Beethoven, puis Brahms, puis Johann Strauss et Bruckner. Après avoir fait le tour — exhaustivement — du jardin baroque dans le giron de Bach, il se rattache à son expérience de jeunesse pour que sa maturité et son regard aient porté sur les œuvres que, violoncelliste à l'orchestre philharmonique de Vienne, il aimait interpréter sous la baguette de chefs comme Herbert von Karajan, celui pour qui il avait auditionné pour obtenir ce poste et qui l'avait engagé.

Il vous expliquera mieux que moi comment il arrive à ce répertoire dans la belle interview que contient le livret. Surtout, malgré ses airs bourrus, comment c'est un grand tendre qui larmoyait dans la fosse quand l'orchestre jouait cette musique.

Le résultat musical est cependant ce qui importe. Pas fou Harnoncourt. La *Septième* de Dvorák est la moins jouée des grands du bâton tout en étant sa plus fascinante musicalement parlant. Il s'y trouve moult problèmes «intellectuels», du genre de ceux qu'Harnoncourt aime résoudre: poids des trombones, authenticité du phrasé et respect des coups d'archets, articulation... la liste est longue et pour mieux tout résoudre il s'accouine avec son orchestre favori, le Royal Concertgebouw d'Amsterdam.

Son approche, sans cacher les angles de sa direction, décape Dvorák de la sensiblerie si routinière qui n'en fait qu'un compositeur sentimental et, dans le fond, assez banal. Les idées débordent, Harnoncourt les fait déborder; le jeu de masque des thèmes se fait dans une formidable clarté. L'imagination d'Harnoncourt, au service de celle de Dvorák, stimule l'audition.

Jusque dans le rare poème symphonique *La Colombe sauvage*, on est saisi par la transparence de la texture et la narrativité — mot à la mode, mais pleinement justifié dans ce cas: comme Berlioz, Dvorák aimait que les auditeurs aient le «programme» en main pour mieux suivre la musique — presque naïve du discours. Alors là on comprend: nous ne sommes pas loin de cette foi de Bach, savante, mais demandant toujours une certaine dose de naïveté pour que le symbolisme musical émeuve. Moi, j'ai marché. Faut-il vous recommander l'expérience? Sans hésitation.

Chœur St-Laurent

Saint-NICOLAS

Benjamin Britten

Chœur St-Laurent
Ensemble Amati
Chœur d'enfants de l'école F.A.C.E.
Nils Brown, ténor Sally Dibblee, soprano
Iwan Edwards, chef

Dimanche 6 décembre 1998, 16h
Église Saint-Jean-Baptiste
309 rue Rachel est, Montréal

John Rutter

Magnificat

Prix: Adultes 22\$, Age d'or 17\$, Étudiants 10\$
Billets: Boîte vocale: (514) 483-6922 Réseau Admission: (514) 790-1245

MUSICA ORBIUM
SIXIÈME SAISON
DIRECTION: PATRICK WEDD

Gloria

Musique pour chœur, cuivres, orgue et percussions

A Boy was Born, Op. 3, Benjamin Britten • Gloria, John Rutter
Avec les maîtrises de la Cathédrale Christ Church et de l'Église St. Matthias

Samedi le 5 décembre, 1998, 19h30

Église Saint-Germain d'Outremont
Côte Ste-Catherine et Vincent d'Indy • Métro Édouard-Montpetit

Billets: Régulier: 18\$ (Pré-vente) / 20\$ (À la porte)
Âge d'or, étudiants et sans emploi: 10\$ Renseignements: (514) 485-7147

Confidences
de Schubert à Nelligan

Françoise Lombard Piano Michel Comeau Voix

«Confidences» tisse sa toile dans les sentiments humains, rebondissant librement dans le temps qui s'étire de Schubert à aujourd'hui. Debussy, Prévert, Chopin, Leclerc, Gagnon, Gershwin et plusieurs autres seront aussi au rendez-vous.

Studio-théâtre du Maurier Ltée
Place des Arts

1^{er}, 4 et 5 décembre à 20 h
Prix des places: 20 \$

des jardins
BOOM BOOM
en spectacle solo

Artiste invitée
CÉLINE DELISLE

14 • 15 avril 1999, 20h

BILLETTS EN VENTE DES MAINTENANT

SPECTRUM
318, STE-CATHERINE O. (Pl. des Arts)
(tél. 861-5851) billettts au Spectrum,
chez Admission al ou 790-1245 (41rais)

FOUKINIC impresari

LES ARTS

Plus ça change...

Remontant les souvenirs musicaux de mon enfance, j'entends la voix de Monique Leyrac qui chantait des airs de l'Opéra de quat'sous, de Pauline qui faisait vibrer les textes de Vigneault et de Léveillé qui se foutait du monde entier quand Frédéric...



Odile Tremblay

chansons Le Patriote, qu'il avait fondée et dirigée, où les Vigneault, Charlebois, Ferland, Forestier s'éclataient en décibels exaltés, nouveaux prophètes d'un Québec sans Église. Ils ont eu du plomb dans l'aile, les bardes, entre-temps. Qui voulait encore d'eux? Ni la radio, ni la télé, ni les salles de spectacle qui avaient troqué les filets de pêche des boîtes à chansons contre un décor post-apocalyptique. Voici qu'hier revient nous attirer dans son orbite. Plus ça change...

Comment échapper à la vague de nostalgie cette année? Elle renverse tout sur son passage. Surtout dans la foulée du départ de Pauline Julien. Tout le monde a revu les photos, des extraits de spectacles du temps où la lionne interprète nous appelait aux barricades. On pellette les cendres du passé dans notre coup dégrainé pour lui redonner de l'engrais. Tout d'un coup que la ferveur se remettrait à pousser. Tout d'un coup que les fourmis redeviendraient des cigales.

Tous sexagénaires unis, les Claude Gauthier, Pierre Lévesque, Claude Léveillé ont recommencé à endisquer après la traversée du désert des années 80, tandis que Pierre Calvé retrouve la cote et entonne de plus belle Quand les bateaux s'en vont. Le public en redemande, moins intéressé aux chansons nouvelles qu'aux vieux

classiques qui tirent des larmes. Et si vous n'en avez pas assez de carurer au Je me souviens, rendez-vous mercredi prochain à l'Auberge Saint-Gabriel pour célébrer le quarantième anniversaire de la mythique Butte à Mathieu. Tout le monde sera là pour la valse des souvenirs, les survivants du moins, même le cinéaste André Melançon qui y donnait des spectacles de mime à l'époque. La fête est d'ailleurs l'occasion du lancement de trois disques, des spectacles de Félix, de Claude Gauthier, de Pauline enregistrés aux beaux jours de la Butte, transférés aujourd'hui en DC. Les morts ressuscitent, les vivants reprennent du service. Ah que les temps s'abrègent, chantait Monique Leyrac sur des paroles de Léveillé.

Pavant la voie royale du souvenir, les émissions du Canal D, La Mémoire des boîtes à chansons, avaient donné le «la» de même que l'émission radiophonique de Monique Giroux Les Refrains d'abord, rendez-vous incontournable de la chanson à texte. Dans le public, il y a ceux qui comme Verlaque se souviennent des jours anciens et qui pleurent, ceux aussi qui, vierges de ces souvenirs à vingt ans, découvrent un monde exotique et l'adoptent. Ce sont souvent les mêmes jeunots qui vont danser aux soirées C'est Extra du Musée Juste pour rire, entonnant par cœur les refrains de Dalida ou de Joe Dassin qui cassaient les oreilles de leurs parents. Ramenez-vous derrière, pitié!

C'est toute la culture de la nostalgie — un phénomène universel au demeurant — qui frappe dans cette affaire, ce besoin de retrouver des racines quelque part quand tout craque autour, de se donner un ancrage. L'Angleterre ne se prépare-t-elle pas à fêter avec grand tralala le trentième anniversaire du disque blanc des Beatles?

On ressentait le même malaise lors du nouveau Woodstock célébrant en 1994 les 25 ans du célèbre rock festival. Personne n'avait trouvé mieux à faire un quart de siècle après la transe dans la boue que de recréer le pas-

se, clone d'une époque folle engloutie offerte en piste de danse à la génération du No Future. Et tous de chercher à retrouver une ferveur qu'ils n'avaient jamais connue, reproduisant les gestes du rite pour que renaisse le miracle. Mais le miracle pouvait-il vraiment se ranimer plus longtemps que quelques jours? Woodstock, c'était l'enfant-terreur des années d'abondance, poussée sur le terreau d'une génération qui croyait naïvement pouvoir changer le monde. Les gens quittaient un emploi pour en chercher un autre. Chacun contestait toutes volutes unies en cherchant à identifier sa voie personnelle parmi les voies multiples qui s'ouvraient. «Toutte était dans toutte». Mettons que le paysage philosophique n'est plus le même. Mettons que les grandes envolées collectives ont pris des rides. Mettons que ça paraît plus inquiétant de débarquer dans le monde aujourd'hui. Il y a une quelque chose de pathétique et de touchant à se cramponner à des mots, des rythmes qui ne répondent plus aux réalités de notre époque, mais qui ont le mérite de dire quelque chose de beau, avec un certain enthousiasme d'ailleurs.

Dans le champ de la chanson à texte, les phrases, les grands sentiments sont aussi une façon de se réconcilier avec la poésie de la langue que Desjardins avait remise au goût du jour.

Monique Giroux, des Refrains d'abord, vous précisera qu'à son avis le retour des chansonniers correspond à un besoin, que les auditeurs en avaient marre d'entendre les mêmes rengaines sur les stations de radio, que les jeunes voulaient sortir du brassage de chaudières sans discours intelligibles, de la guimauve. Elle vous dira aussi que les Québécois sont en mal de références, que c'est en retrouvant leurs racines qu'ils pourront sans doute passer à autre chose. Peut-être s'agit-il vraiment d'une façon de mieux reculer avant de sauter. Mais sauter où? Allez savoir...

MUSIQUE

Et la musique classique sur Internet?

Le jazz et la musique populaire trônent sans conteste, mais la musique classique occupe aussi une place de choix

Ce carnet d'un explorateur parti vérifier si le Web est aussi attrayant pour un mélomane que pour un bibliophile n'a pas la prétention de servir de guide de la musique sur Internet. Il faut plutôt y voir des indications, des embryons de sentiers dont certains peuvent se révéler moins riches que ne l'annoncent leurs promoteurs.

CLÉMENT TRUDEL LE DEVOIR

Il est trop tôt pour brader nos bons lecteurs de CD. Le RealAudio sur Internet a des ratés par trop fréquents. Mon expérience fut navrante plus d'une fois. Perdre coup sur coup, un bon matin — par des hachures qui font penser aux bronzes saurs du temps du morse —, la voix de Leontyne Price (sur un site commercial annonçant l'aubaine du siècle pour un coffret de 11 CD; www.musicblvd.com dont les services seront bientôt accessibles en six langues) et les passages les plus envoûtants d'un concerto joué par David Oistrakh sur la Chaîne culturelle de la SRC, ça ne me réconcilie pas avec cet ajout à mon arsenal audio!

Je me connais cependant; à retrouver par hasard les lettres d'appel WQXR (station du New York Times), cette «radio classique la plus écoutée aux États-Unis», la radio (96,3 FM) de mes nuits blanches d'étudiant, j'ai flanché un certain temps malgré les hésitations plus que virtuelles de ce damné RealAudio! Les experts du bogue de l'an 2000 auront-ils aussi une pensée pour les mélomanes marries? Ou devrais-je me munir d'un meilleur appareil?

Nombreux sont les sites qui abordent l'univers musical de toutes les époques

d'orchestres prestigieux, les festivals où je peux rarement m'inscrire. Une fois, je me suis retrouvé par exemple à Stresa, sur le lac Majeur, mais les têtes couronnées et les artistes (dont beaucoup sont mis en valeur sur le Net) l'avaient désertée quelques jours auparavant!

Celui que Sibélius considérait comme le plus prometteur des jeunes compositeurs finlandais a maintenant près de 70 ans, mais je viens de découvrir Einojuhani Rautavaara, tenté que je fus de me procurer quelques «samples» (RealAudio) de sa production. Mon moteur de recherche m'a fourni 236 références sur ce compositeur qui fit une partie de ses études aux États-Unis, où est souvent jouée sa 7^e Symphonie: Angel of Light.

Dans la section Arts du Washington Post (www.washingtonpost.com), il y a un intérêt à lire un Tim Page exposant sans complaisance les scories d'un John Cage dont il ne déprécie pas pour autant la place qu'il occupa un certain temps dans l'univers musical américain... avant qu'on ne le prenne pour un penseur ou un oracle! Page a aussi d'intéressantes chroniques sur les modernistes, sur Elliot Carter — qui fera l'objet d'un hommage spécial à Montréal en décembre, le Nouvel Ensemble moderne ayant

un projet de disque entièrement consacré à Carter —, sur Aaron Copland ainsi que sur Philip Glass, dont Page avait détesté intensément l'opéra Einstein on the Beach avant de devenir son ami, et sur Jeffrey Mumford. Les musicologues le savent, mais a-t-on suffisamment souligné l'influence qu'exerça Nadia Boulanger sur ses jeunes élèves américains à Paris dans les années vingt?

Sur deux sites (www.classicalinsites.com, qui peut tout autant vous permettre d'écouter WQXR que de vous documenter sur Serge Koussevitsky ou Leonard Bernstein, et www.metiers-du-classique.com), l'un provenant de New York et l'autre, qui aborde la question du mécénat, de Nantes, je retrouve des confidences intéressantes de David Harrington, fondateur du Kronos Quartet, quatuor à cordes américain pour lequel ont été écrites 300 œuvres environ depuis 25 ans. Or Harrington, après avoir habitué son public aux œuvres minimalistes, s'ouvre aux musiques africaines et à celles du Moyen Âge. Pourquoi notre époque ne profiterait-elle pas de ces mélanges, de ce côté cosmopolite? glisse Harrington qui ajoute: «La technique réalise l'utopie d'unifier le monde. Cela s'inscrit tout à fait dans notre démarche.» Le Kronos Quartet fut, dans sa première étape, l'équivalent de ce que des orchestres comme le Nouvel Ensemble moderne (NEM) représentent pour nous.

D'un serveur à l'autre Sur le serveur Sympatico, par exemple, une recherche dans «Arts et culture» débouche sur onze sites fort inégaux; en plus de l'ADISQ, de Madonna, de Vanessa Paradis et d'un lien avec jazzfrance.com, on

vous met en lien avec le Centre de musique canadienne (www.culturenet.ca/cmc) en omettant de mentionner le Conseil québécois de la musique (www.cqm.qc.ca). Les deux sont complémentaires. Le premier sert surtout à la promotion des compositeurs et de leurs œuvres en disques; le deuxième équivaut à une vitrine que se donnent diffuseurs, interprètes, lieux où se tiennent les festivals (Lanauzière, Orford, Victoriaville), etc. Il y en a tant d'autres, mais quant à obtenir un calendrier pancanadien de telles activités, retenons Scena Musicale (http://bluegiant.brenrose.com/~scena) et les toiles de chacune des universités ayant une faculté de musique.

Sympatico vous oriente aussi vers MetMusik, qui lui-même débouche sur 600 URL et plus de 200 partagiciels de musique, l'un conduisant à la revue Décibels (mais je n'ai pas poursuivi plus avant).

Nombreux sont les sites, ailleurs, qui abordent l'univers musical de toutes les époques. Généralement, les suppléments culturels des médias présents sur le Web sont utiles (un journal de Buenos Aires peut mentionner l'OSM en route pour le nord-est du Brésil, etc.).

On peut signaler que la BBC (www.bbc.co.uk), que je consultais à ce jour pour son service de nouvelles, offre des ramifications intéressantes qui mènent à six liens suggérés, dont l'un abrite 400 sites (The Classical Music Web). On y a accès par bbc.co.uk/orchestras/so ou en prolongeant cet indicatif: www.bbc.co.uk/orchestras/so/resource.shtml

A vos signets, donc. Mais l'exploration ne devrait pas se ralentir, pour découvrir ou apprendre à mieux connaître les Bach, Bizet,

NOUVELLES ET ACTIVITÉS ORGANISMES ET SERVICES TOURISME MUSICAL LES PRIX OPUS RÉPERTOIRE DES MEMBRES CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

CLASSICAL INSITES MUSIC BOULEVARD TODAY ON CI CD REVIEW

Mendelssohn, Messiaen, Górecki, Mather, Barber et autres dont les œuvres nous touchent, avec ou sans RealAudio...

Le passé et le présent Ce qui est indubitable, c'est la richesse du corpus d'entrevues, de critiques, de dossiers qu'Internet peut transmettre sur des interprètes passés et présents, sur des compositeurs prisés dans certains cercles mais rarement joués ici, de même que sur les tournées, les activités

KARINA GAUVIN soprano Salle Redpath 29 novembre 15 h 25,60\$ / 18,69\$ L'ÉQUIPE SPINELLI TEAM

N.B. À LA CHAÎNE CULTURELLE DE RADIO-CANADA Radio-Canada.ca/infoculture

Pascal Languirand, pionnier de l'esthétique musicale associée au nouvel âge, nous offre Incanta à LÉONARDO, INGÉNIEUR ET MUSICIEN, en direct de la Caserne Dalhousie à Québec. Anim. Jacques Languirand Réal. Danielle Bilodeau Ce soir à 23 h

Le CLUB DE MINUIT propose Zodiaque... en jazz avec la pianiste Dinah Vero. Réal. Richard Lavallée Ce soir à minuit

Le Trio Lyra (harpe celtique, koto et shakuhachi) en concert à MÉMOIRES VIVES. Anim. Élisabeth Gagnon Réal. Lorraine Chalifoux Dimanche à 14 h 30

PAYSAGES LITTÉRAIRES propose une rencontre avec Laure Adler, biographe de Marguerite Duras. Une émission de Stéphane Lépine Dimanche à 16 h

TOUT POUR LA MUSIQUE est consacrée aux 27 lauréats des Prix Opus. Anim. Colette Mersy Réal. Michèle Patry Lundi à 10 h 30

Lancement du disque Les Vêpres de la Vierge, du compositeur québécois Gilles Tremblay, suivi d'un concert à 20 h de l'Ensemble de la SMCQ sous la direction de Walter Boudreau. Anim. Mario Paquet Réal. Laurent Major Mercredi à 19 h